

CONSOLER NOTRE-DAME DES DOULEURS

LE démon ne peut toucher à l'Immaculée Conception. Elle va et vient où elle veut sans qu'il puisse se mettre "en travers" selon son habitude dont le curé d'Ars avait fait le surnom de Satan. Mais il pouvait empêcher les enfants de se rendre au rendez-vous de « la Dame » par le moyen de ses suppôts.

Lundi 13 août 1917, une foule avait envahi le lieu de l'apparition dès le matin. En séquestrant les enfants, Oliveira, le "Ferblantier"... "maçon" de son état... pensait que rien ne se produirait à la Cova da Iria et que cet échec mettrait fin aux visites de la Sainte Vierge. Erreur profonde ! La manifestation de Notre-Dame n'en fut que plus éclatante.

Les petits tardant à venir, tout le monde commençait à s'impatienter. Survint un habitant de Fatima qui annonça leur enlèvement. Il s'éleva un brouhaha qui s'amplifiait lorsque, soudain, retentit un coup de tonnerre. La foule se tut, effrayée. Un éclair suivit et tout le monde put voir un petit nuage, très joli, de couleur blanche, planer quelques instants au-dessus du chêne-vert, puis s'élever vers le ciel, pour disparaître enfin dans les airs.

Tandis que les visages des pèlerins reflétaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les arbres paraissaient



Aux Valinhos, devant le monument commémorant l'apparition de la Vierge, le 19 août 1917, au-dessus d'un chêne-vert un peu plus élevé que celui de la Cova da Iria. Après le rendez-vous manqué du 13 août, quelle joie pour les enfants de la revoir ! Ils cueillirent un rameau sur lequel la Vierge avait posé les pieds. Il exhalait une odeur très agréable et inconnue.

n'avoir ni rameaux ni feuilles, mais seulement des fleurs. Le sol était carrelé de toutes les teintes, les deux lanternes attachées à l'arceau semblaient être d'or. Puis ces signes s'évanouirent, laissant dans tous les cœurs une certitude : Notre-Dame était venue !

C'était tellement vrai qu'elle revint le dimanche suivant, 19 août, alors que Lucie, François ainsi que son frère Jean prenaient le chemin des Valinhos pour mener paître leurs troupeaux, Jacinthe avait été retenue par sa mère.

Vers 4 heures de l'après-midi, Lucie observa dans l'atmosphère les changements qui préludaient aux apparitions de Notre-Dame. Elle fit

appel à Jean : « *Va vite chercher Jacinthe ! Je te donne deux "vinténs" si tu me la ramènes ! En voici déjà un, et je te donnerai l'autre quand tu reviendras.* »

Au premier éclair avait succédé un second... au moment où Jacinthe arrivait ! Notre-Dame l'avait attendue. Elle se montra alors au-dessus d'un chêne-vert un peu plus élevé qu'à la Cova da Iria.

Avec une confiance toute filiale, Lucie demanda : « *Que veut de moi votre Grâce ?* »

– *Je veux que vous continuiez d'aller à la Cova da Iria le 13, que vous continuiez à réciter le chapelet*

tous les jours. Le dernier mois, je ferai le miracle afin que tous croient. Si l'on ne vous avait pas emmenés à la ville, le miracle aurait été plus connu.»

L'incrédulité a pris les devants sur le miracle qui avait été promis «*pour que tout le monde croie*». Il est avéré que tout le monde ne croira pas. C'est ainsi que Jésus, dans l'Évangile, répondit aux pharisiens et aux sadducéens qui lui demandaient «*pour le mettre à l'épreuve, de leur faire voir un signe venant du ciel: "Au crépuscule vous dites: Il va faire beau temps, car le ciel est rouge feu; et à l'aurore: Mauvais temps aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge sombre. Ainsi le visage du ciel, vous savez l'interpréter, et pour les signes des temps vous n'en êtes pas capables! Génération mauvaise et adultère! elle réclame un signe, et de signe, il ne lui sera donné que le signe de Jonas."* Et les laissant là, il s'en alla.» (Mt 16, 1-4)

Cette malédiction nous atteint de plein fouet, nous, notre «*génération adultère*», oui adultère s'il en est! qui est en possession du «*signe de Jonas*», avec le Saint Suaire, témoin de la résurrection de Jésus-Christ, et avec les apparitions de Notre-Dame, «*un signe venu du Ciel*» comme il n'y en eut jamais de mémoire d'homme. Et cependant, le Ciel ne restera pas fermé le 13 octobre :

« Saint Joseph viendra avec l'Enfant-Jésus, pour donner la paix au monde. Notre-Seigneur viendra bénir le peuple. Viendra aussi Notre-Dame du Rosaire et Notre-Dame des Douleurs.»

Et comment la consoler? En nous convertissant! Lucie demanda à la Sainte Vierge comment employer l'argent que les pèlerins laissaient à la Cova da Iria: «*Que l'on fasse deux brancards de procession. Tu porteras l'un avec Jacinthe et deux autres petites filles habillées de blanc; l'autre, que François le porte avec trois garçons, comme lui vêtus d'une aube blanche. Ce sera pour la fête de Notre-Dame du Rosaire. Ce qui restera sera pour aider à la construction d'une chapelle que l'on édifiera.»*

Et, s'attristant, Notre-Dame poursuivit :

« Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'elles n'ont personne qui se sacrifie et prie pour elles.»

Elle avait dit à Lucie, le 13 juin: «*Jésus veut se servir de toi afin de me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut, ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par Moi pour orner son trône.»*

Les «*brancards*» pour les processions, la «*chapelle*» pour le culte du Saint-Sacrement, que

leur a déjà inculqué l'Ange du Portugal, seront les instruments de cette dévotion réparatrice que Jésus veut établir dans le monde, pour consoler Notre-Dame des blasphèmes et outrages dont l'enlèvement des enfants, le 13 août, fut la figure annonciatrice du bras de fer qui oppose depuis plus de cent ans la hiérarchie de l'Église elle-même à la volonté de Jésus qui est de réparer les blessures qu'une couronne d'épines tresse autour du Cœur Immaculé de sa Très Sainte Mère, en particulier «*les blasphèmes de ceux qui cherchent publiquement à mettre dans le cœur des enfants l'indifférence ou le mépris, ou même la haine à l'égard de cette Mère Immaculée*».

Que sont les crimes qui blessent les Cœurs de Jésus et de Marie plus que tout? Jésus l'a dit à sœur Lucie en la chargeant de le faire savoir à ses «*ministres*». En suivant «*l'exemple du roi de France, ils n'ont pas voulu écouter ma demande. Ils s'en repentiront mais ce sera tard*».

Sœur Lucie ajoutait: «*Jamais il ne sera trop tard pour recourir à Jésus et à Marie.*»

Quant à notre Père, il n'a cessé de nous avertir: «*Aujourd'hui même, le Cœur de Jésus, le Cœur de la Vierge Marie sont vraiment tristes de voir qu'on piétine leurs demandes et le jour où ils frapperont, il faudra bien avouer que nous l'avons cent fois mérité. Pour qu'ils ne frappent pas, pour qu'ils aient pitié de l'humanité, il dépend du petit reste que nous sommes de fêter la Sainte Vierge, de réparer, de la consoler en pratiquant les premiers samedis du mois. C'est une toute petite chose qui nous est demandée et comme la Sainte Vierge et Jésus sont bons et qu'ils veulent la conversion des pécheurs et non pas leur châtement, espérons que nos prières, nos dévotions des premiers samedis du mois, mériteront notre pardon et le pardon du monde»* que le pape François a consacré au Cœur Immaculé de Marie le 25 mars dernier.

C'est une "liturgie" tellement simple, – chapelet, confession, communion – pratiques destinées à mettre fin à nos querelles présentes au sein de l'Église et à la guerre dans le monde qui sont le châtement de nos injures, blasphèmes et indifférences envers le Cœur Très Unique de Jésus-Marie. C'est un très simple acte d'obéissance qui est demandé aux âmes de bonne volonté pour que la consécration de la Russie au Cœur Immaculé prononcée le 25 mars 2022 par le vrai et Saint Père de notre famille humaine déchirée par le péché, produise ses fruits de Grâce et de Miséricorde dans toutes les âmes.

(sœur Bruno de Jésus-Marie.

LA CROIX EST UN MYSTÈRE

EN lisant la Lettre apostolique du pape François « sur la formation liturgique du Peuple de Dieu », je me remémore l'enseignement de l'abbé de Nantes, notre fondateur, sur le Saint-Sacrifice de la messe : « Je me rappelle dans mon enfance, nous disait-il, ce moment particulièrement émouvant de la liturgie du Vendredi saint, qui était une liturgie d'adoration de la Croix et de communion au Corps du Christ, dont l'introduction était la prostration du prêtre, prosterné de tout son long sur les marches de l'autel. Ce qui retenait mon attention avec étonnement, c'était qu'on lui mettait un coussin violet sur les marches pour qu'il ne se fasse pas mal. Ce n'était pas un "symbole", mais seulement le signe évocateur pour les enfants, du désagrément encouru par le célébrant. Dans la liturgie, tout sert, tout édifie. Le prêtre plongeait, là, sur les marches de l'autel, la tête sur les bras croisés et ça durait un certain temps. On était en suspens. »

Le pape François raconte un souvenir de son enfance analogue. C'était aussi le Vendredi saint : « Quand arrivait le "Christ gisant", ma grand-mère nous faisait agenouiller, nous les enfants, et nous disait : "Regardez ! Il est mort, mais demain il ressuscitera !" » (18 mai 2013)

« La messe suppose dans toute sa partie principale,

après le temps des prières et des lectures, l'agenouillement devant le mystère de Dieu lui-même », concluait notre Père. C'est en tout cas le premier geste de l'ange du Portugal, en 1916, dès sa première apparition à Lucie, François et Jacinthe.

L'ADORATION DE DIEU, PÈRE TOUT-POUISSANT

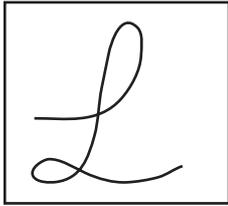
L'homme est un animal religieux. Il a, par grâce, l'instinct religieux. Dieu appelle par cette grâce toutes les âmes au salut, c'est-à-dire à échapper à l'enfer et courir vers le Ciel. Par quel moyen ? En « mangeant la Pâque, parce que, explique le Saint-Père, le contenu du Pain rompu est la Croix de Jésus, son sacrifice d'obéissance par amour pour le Père. Si nous n'avions pas eu la dernière Cène, c'est-à-dire si nous n'avions pas eu l'anticipation rituelle de sa mort, nous n'aurions jamais pu saisir comment l'exécution de sa condamnation à mort a pu être l'acte d'un culte parfait, agréable au Père, le seul véritable acte de culte. Quelques heures seulement après la Cène, les Apôtres auraient pu voir dans la croix de Jésus, s'ils avaient pu en supporter le poids, ce que signifiait pour Jésus de dire : "corps offert", "sang répandu". » (n° 7)

Pour comprendre le lien de continuité de ce sacrifice journallement réitéré avec la Croix, et



À Fatima, le chemin de croix, dit des Hongrois, se termine au sommet de la colline par une chapelle surmontée d'un calvaire monumental. « Le Saint-Sacrifice de la Messe n'est rien d'autre que la répétition, la réitération du Saint-Sacrifice de la Croix. La Vierge Marie est là tout près, qui se tient au pied de ce crucifix comme elle se tenait au pied de la Croix de Jésus, le Vendredi saint, au Calvaire. »

son efficacité à d'innombrables exemplaires, avec l'unique Sacrifice définitif et parfait opéré par Jésus-Christ sur la Croix, notre Père disait : « J'ai fait un petit dessin qui me parle, me souvenant des grilles de Versailles où l'on voit des L majuscules tracés d'une main fine sur des blasons représentant Louis XIV. On est en classe enfantine, ici... Presque ! Prenez votre plume pour monter bien haut, parce que c'est un grand L majuscule, pour faire une boucle dans les hauteurs. Quand vous êtes au sommet de votre effort, votre plume descend et c'est un plein, elle descend jusqu'à la ligne sur laquelle vous tracez ce L majuscule, et là une petite boucle revient en arrière. Votre plume reprend son élan et elle s'en va à l'infini en avant. »



C'est un "symbole", pour parler comme le Saint-Père : Jésus monte sur la Croix et, quand il est au sommet de la Croix, il attire toutes les grâces de Dieu en lui, comme l'écrit le Saint-Père, ce que saint Thomas appelle la « *grâce capitale* » du Christ. Tout le trésor de la Rédemption qu'il est allé chercher bien haut, comme le serpent d'airain (Nb 21,4-9) sur le bois, lui, Jésus cloué sur la Croix, attire tout à lui, c'est-à-dire qu'il attire tous les mérites possibles, et toutes les grâces de Dieu. Il les attire en Lui par son Sacrifice.

De là, voici que la plume retombe sur la terre : c'est que Jésus descendant de la Croix distribue tout cela. À ce moment-là, chose étonnante, la plume revient en arrière, pour tracer cette boucle, à savoir que la Croix, au moment même où Jésus l'a embrassée, était déjà instituée : cette boucle en arrière, c'est la Cène, c'est l'Institution de l'Eucharistie la veille de sa Passion. Or, en traçant cette boucle, la plume a repris sa force pour foncer en avant et continuer d'écrire, et elle continuera d'écrire jusqu'à la fin du monde.

Cela signifie que Jésus est monté une fois sur la Croix et que là, ayant fait provision de tous les mérites nécessaires, heureusement qu'il y avait cette boucle, c'est-à-dire cette institution que, auparavant, il avait achevé de définir, parce que cela lui a donné la force de distribuer. C'est toujours Jésus qui monte sur la Croix et c'est Jésus qui continue son trajet humain, en répandant ses mérites.

Donc, l'élévation, c'est la Croix, mais elle a été précédée mystérieusement de cette Cène, auparavant. Pourquoi avant ? Pour que Jésus puisse instaurer lui-même ce qui se ferait après par lui-même.

Tout cela est peut-être une image un peu puérile, mais il me semble qu'elle est dans l'esprit du "sym-

bolisme" pédagogique du Saint-Père pour exprimer tout le mystère de la Rédemption, sous le titre « *La liturgie : "l'Aujourd'hui" de l'histoire du salut.* » Le pape François achève cette première section :

« *Si nous étions arrivés d'une manière ou d'une autre à Jérusalem après la Pentecôte et si nous avions ressenti le désir non seulement d'avoir des informations sur Jésus de Nazareth, mais plutôt le désir de pouvoir encore le rencontrer, nous n'aurions eu d'autre possibilité que celle de rechercher ses disciples pour entendre ses paroles et voir ses gestes, plus vivants que jamais. Nous n'aurions pas d'autre possibilité de vraie rencontre avec Lui que celle de la communauté qui célèbre. C'est pourquoi l'Église a toujours protégé comme son trésor le plus précieux le commandement du Seigneur : "Faites ceci en mémoire de moi."* » (n° 8)

QUE SIGNIFIE CE « *COMMANDEMENT* » ?

« *Dès le début, l'Église était consciente qu'il ne s'agissait pas d'une représentation, aussi sacrée soit-elle, de la Cène du Seigneur. Cela n'aurait eu aucun sens.* » En effet, « *stupidité, donc, irréflexion ou hérésie formelle de faire de l'Eucharistie le mémorial de la Cène. Autant vaudrait dire que ma messe de ce matin était le mémorial de ma messe d'hier, ou de ma première messe !* » (Georges de Nantes, *AU CŒUR DE L'ÉGLISE, LE SAINT-SACRIFICE DE LA MESSE*, CRC n° 82, juillet 1974, p. 6)

Tandis que « *dès le début, l'Église avait compris, éclairée par l'Esprit-Saint, que ce qui était visible en Jésus, ce qui pouvait être vu avec les yeux et touché avec les mains, ses paroles et ses gestes, le caractère concret du Verbe incarné, tout de Lui était passé dans la célébration des sacrements* ». C'est une citation de saint Léon le Grand : « *Quod Redemptoris nostri conspicuum fuit, in sacramenta transivit.* » (n° 9)

D'où le sous-titre suivant du Saint-Père :

« *La liturgie : lieu de rencontre avec le Christ.* »

Cependant, à notre surprise, le Pape parle aussitôt du sacrement de Baptême, et non pas des sacrements de l'Ordre et de l'Eucharistie institués par les commandements du Seigneur que « *l'Église a toujours protégé comme son trésor le plus précieux* » :

« *Faites ceci en mémoire de moi.* »

Bien plus : D'OU VIENT À JÉSUS CE « *GRAND DÉSIR* » DE MANGER LA PÂQUE AVEC SES DISCIPLES ? La Lettre apostolique *DESIDERIO DESIDERAVI* laisse cette question sans réponse !

Il nous faut donc porter notre attention, avant d'examiner les suites de la mort de Jésus, sur ce que fit Jésus dans son dernier moment de liberté, la veille de sa Passion, comme disent saint Paul et saint Luc : « *Avant de souffrir* ».

LE MÉMORIAL DE LA CROIX

« Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis. »

Ô JÉSUS, Souverain Prêtre et Victime Sainte de ce seul sacrifice humain qui ait jamais plu à notre Père Céleste, comment n'aurais-je pas honte de me dire prêtre quand je suis si peu victime ? Et comment pourrais-je célébrer votre Mémorial sans être saisi d'une grande crainte, en remplissant cette fonction qui pour vous renouvelle le sacrifice de votre vie ? *« Agnoscite quod agitis, imitami quod tractatis. »* J'ai été reçu, ordonné, envoyé au service de l'Église avec ces paroles qu'après vingt ans et plus je n'ai pas encore bien entendues : *« Comprenez ce que vous faites, imitez ce que vous accomplissez. Puis donc que vous célébrez le mystère de la mort du Seigneur, ayez soin de faire mourir en vous les vices et toutes tendances mauvaises. »* Muni de ce message mystérieux, j'avance dans ce sacerdoce où chaque jour est celui du renouvellement du Sacrifice, toujours et jamais le même. Je suis encore sur le seuil de ce Mystère de foi, terrifiant et merveilleux, que j'ai accompli de mes mains, de ma voix, devenues vos mains et votre voix, ô Christ : **Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang.** Comprendre et réaliser la Messe en sa propre vie, quelle vocation !

Par la force de mes paroles qui sont les vôtres, le pain et le vin préalablement offerts à Dieu au nom du peuple fidèle deviennent votre Corps, ô mon Vivant Sauveur, et votre Sang vermeil, j'y crois ! Cette Présence vraie, réelle, substantielle, me bouleverse sans me troubler. Dans la loyauté, la clarté, la certitude de votre Parole, comment hésiter à croire que les choses sont comme vous dites ? Enfant j'ai reçu de l'Église maternelle cet héritage de la foi, homme je n'ai rien qui m'y fasse éprouver quelque doute. J'adore chaque jour votre Présence, m'étonnant à peine que le Dieu de majesté condescende à venir habiter dans notre maison. J'admire, ébloui, ce miracle de votre amour. Mais l'amour suffit à l'éclairer tout entier. Celui qui aime, croit. Partout où je vais je vous retrouve, prêt à m'accueillir. Je poursuis le voyage

unique qui me mène sans retour à mon terme. De tous mes amis de jeunesse, je n'ai conservé, qui m'ait précédé et suivi partout où j'ai passé, que vous seul, hôte très aimant de nos sanctuaires. Là-bas où m'emportera la mort je m'attends à vous retrouver encore, ô mon Pain de chaque jour, ô Vin de ma joie, ô ma vie. J'irai me prosterner devant votre tabernacle, aux collines éternelles où j'aspire.

La Messe est cependant un bien autre mystère. Vous venez parmi nous, mais non pas seulement pour être contemplé et aimé par votre peuple saint, ni pour être adoré comme immobile sur un trône de gloire. Dès l'instant de la consécration, l'action liturgique m'emporte dans votre mouvement. À peine ai-je prononcé, non pas moi mais vous, les paroles sacrées, vous vous saisissez de ces signes du pain et du vin qui demeurent, pour en faire le langage et la forme de votre sacrifice. Le pain, vous l'avez fait votre Corps et le vin votre Sang. Mais c'est pour refaire de votre Corps livraison entière au Père en Hostie de louange et de votre Sang une libation expiatoire comme au jour du Calvaire, en sorte qu'ils méritent de paraître à nos yeux ce qu'ils sont devenus, notre Pain substantialiel et notre Vin mystique. Ce sacrifice que vous anticipez le soir du Jeudi saint, vous le réitérez maintenant et nous le représentez. Votre Corps est là de nouveau livré pour nous et votre Sang répandu, signes très certains de notre rédemption.

Ainsi célébrons-nous votre Mémorial. C'est Vous et non pas nous qui faites revivre en toute vérité dans la transsubstantiation de la Messe la transmutation de votre Corps en nourriture et de votre Sang en breuvage de vie éternelle, opérée une fois pour toutes sur la Croix. Un voile opaque cache ce mystère à mes yeux tandis que je célèbre. À cette heure, ici, notre cher Médiateur de nouveau paie de sa personne, expie et intercède pour nous. L'Acte unique de la Croix se renouvelle et nous en sommes

les fidèles stupéfaits. Ce serait le moment d'y participer par notre offrande personnelle et de nous unir à votre immolation. L'ordre de mon évêque me revient alors à l'esprit : *« Comprenez ce que vous faites et donc imitez ce qui s'accomplit en vos mains, à votre parole. »* Ô Jésus, je suis entré comme prêtre dans votre fonction de Prêtre, comment puis-je retarder de vous suivre aussi dans votre état de Victime ? Hélas, voyez ma faiblesse...

Mais tandis que je balbutie et m'écrase dans mon néant, la liturgie avance vers sa consommation dans l'amour. Je ne me suis pas assez offert et pourtant vous me tendez la patène sainte puis la coupe du salut. Ce que je n'ai pas su décider, vous venez en moi le faire. Vous infusez en mes membres cette volonté d'oblation, cette mortification nécessaire, cette élévation spirituelle que je n'aurais pas la force d'accomplir de moi-même. Telle est l'utilité de la communion dans ma vie. Ce n'est pas la joie bienheureuse de l'union parfaite que chantent les cantiques des saints. Pour le pécheur que je suis, le sacrement est encore et encore le viatique du pauvre, le remède pour le malade, le sacrifice en moi de mon Sauveur qui m'obtient toutes grâces. Ah ! Quand sera-ce, le temps béni où, depuis l'intrôit jusqu'au dernier Évangile, je serai en toute vérité et perfection Prêtre comme Vous, les yeux ouverts, les mains industrieuses, le cœur résolu, pour faire avec Vous, non pas du geste et de la voix seulement mais de tout mon être, cette Action de la Messe, notre commun Sacrifice ? Quand me ferai-je enfin Victime avec Vous, tout immolé en mon être naturel pour entrer en communion parfaite avec Vous, en oblation d'action de grâces au Père ? Alors notre Messe aura atteint sa forme éternelle, quand la fusion de nos cœurs fera de notre corps et de notre sang une seule Hostie, un seul Calice pour le salut de la multitude à la Gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.

(Georges de Nantes, *PAGE MYSTIQUE* n° 23, mai 1970).

Que fit-il avant de souffrir ? Il établit ce qu'il faudrait qu'Il fasse, Lui, après ; et, quand Il ne serait plus là, ce qu'il faudrait qu'Il fasse faire à ses disciples. Tout cela était admirablement réglé d'En-Haut ! par la Sagesse divine comme l'écrit notre Saint-Père le pape François, au début de sa Lettre apostolique :

« Pierre et Jean avaient été envoyés pour faire les préparatifs nécessaires pour manger la Pâque, mais, à y regarder de plus près, toute la création, toute l'histoire – qui allait finalement se révéler comme l'histoire du salut – est une grande préparation à ce repas. » (n° 3)

Jésus, en mangeant la Pâque juive avec ses disciples, mettait fin aux figures : le véritable Agneau pascal allait être immolé par Jésus pour ses disciples, et Jésus voulait dès ce soir-là montrer aux Apôtres que la grâce qui était en Lui, il leur faudrait la distribuer au monde entier jusqu'à la fin des temps.

Le Pape écrit admirablement : *« Pierre et les autres se tiennent à cette table, inconscients et pourtant nécessaires : tout don, pour être tel, doit avoir quelqu'un disposé à le recevoir. Dans ce cas, la disproportion entre l'immensité du don et la petitesse du destinataire est infinie et ne peut manquer de nous surprendre. Néanmoins, par la miséricorde du Seigneur, le don est confié aux Apôtres afin qu'il soit apporté à tout homme et à toute femme »* jusqu'à la fin des temps.

Tellement *« inconscients »*, en effet, les Apôtres n'ont participé en RIEN à la Croix, indignes, incapables et lâches. Mais pour la Cène, Jésus est avec eux tous. Il a besoin que deux d'entre eux aillent et disposent les lieux.

L'heure venue, Il leur parle assez longuement pour leur expliquer, non pas tellement ce qui allait suivre immédiatement, mais, plus tard, après avoir traversé de terribles épreuves, ce qu'ils devront faire quand il serait remonté vers son Père et qu'ils auraient reçu le Saint-Esprit pour accomplir leur mission d'Apôtres jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la fin du monde.

C'est tout de même curieux, nous disait notre Père, d'attendre la veille de sa mort pour expliquer à ses Apôtres qu'ils vont faire des choses merveilleuses ! Mais il y a un lien – c'est la boucle de mon L –, c'est parce que sa mort va être une source de puissance nouvelle ; ce qu'ils sont incapables de faire ce soir-là, ils seront capables de le faire après sa mort, avec Son aide. Parce qu'il REVIENDRA. Il ne les laissera pas orphelins et sans doute l'"autre Paraclet" – ils seront deux ! – continuera de leur communiquer ses inspirations et sa

force. Lui-même, Jésus demeurera leur Chef et leur nourricier.

Dans le discours de Capharnaüm, il leur avait bien dit qu'il se ferait leur nourriture et que ceux qui le mangeraient et boiraient auraient la vie éternelle et qu'il les ressusciterait au dernier jour. Qui ? Tous ! comme le Pape ne cesse de le répéter sur tous les tons : *« Tous, tous, tous ! »* Toute l'humanité ! Déjà, après la multiplication des pains, il leur a ouvert les yeux sur ce grand travail qui allait être le leur, avec son aide : distribuer ce Pain miraculeux et ce Vin non moins miraculeux, pour le salut du monde.

« MYSTÈRE PASCAL »

Sous le titre : *« La liturgie : lieu de rencontre avec le Christ »*, chose surprenante, au moment où on attend l'institution des sacrements de l'Eucharistie et de l'Ordre par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Pape en vient sans transition à *« notre première rencontre avec sa Pâque »*, *« l'événement qui marque la vie de nous tous, croyants dans le Christ : notre baptême »* (n° 12).

L'expression : *« nous tous, croyants dans le Christ »* explique l'omission des sacrements de pénitence et d'ordination sacerdotale qui efface les limites de l'Église catholique apostolique et romaine... Et pourtant, cette Lettre apostolique traite du Saint-Sacrifice de la messe ! Elle nous est adressée par le Successeur de saint Pierre à nous aussi, disciples de l'abbé de Nantes, qui nous sommes laissés convaincre par la foi de l'Église, écartant toutes objections possibles, que Jésus est vraiment présent dans la sainte Eucharistie. Il EST cette Hostie qui s'offre à nos regards, qui s'offrira à notre bouche pour être mangé par nous en nourriture. Il EST ce Sang que nous voyons dans le calice comme un vin enivrant, fécond ; c'est la communion en perspective, *« rencontre avec le Christ »* s'il en est ! C'est la présence réelle du divin Crucifié.

C'est la Croix qui domine toute l'existence de Notre-Seigneur et toute sa mission sur la terre, selon notre Credo que l'Église nous enseigne, afin que nous nous amendions et corrigions de nos péchés, et que, suppliants, nous obtenions par l'assistance à la sainte Messe participation à son sacrifice de la Croix par quoi cette communion sera salvatrice.

C'est d'ailleurs ce qu'écrit le pape François : *« La foi chrétienne est soit une rencontre avec Lui vivant, soit elle n'existe pas. »* (n° 10) Mais qu'est-ce que *« Lui vivant »* ? *« Un vague souvenir de la Dernière Cène ne nous servirait à rien. »* Certes ! Mais aussitôt François renverse les rôles : *« Nous avons besoin d'être présents à ce repas, de pouvoir entendre sa voix, de manger son Corps »*

et de boire son Sang. Nous avons besoin de Lui. Dans l'Eucharistie et dans tous les Sacrements, nous avons la garantie de pouvoir rencontrer le Seigneur Jésus et d'être atteints par la puissance de son Mystère Pascal. » (n° 11)

QU'EST-CE QUE SON « MYSTÈRE PASCAL » ?

Au début du repas, Jésus a livré son Corps à ses disciples, partageant entre eux ce pain transsubstantié, devenu sa "chair". C'est bien lui, vivant, bien vivant, qui se donne à manger en nourriture, transférant par sa chair sa vie spirituelle, son amour, son énergie, ses vertus, en eux. Et c'est ainsi, mystérieusement unis, qu'ils poursuivent leur repas et leur conversation.

« C'est ainsi, nous expliquait notre Père, que Jésus instituera la dévotion perpétuelle à son Corps eucharistique, plus tard, leur offrant une participation à sa vie au tabernacle, dans l'ostensoir, lui-même ne cessant de verser en eux la vie et l'amour miséricordieux dont ils auront faim. »

Mais le pape François renverse les rôles. Selon lui, ce n'est pas Jésus qui est réellement, physiquement présent lui-même dans son Corps, c'est « nous » qui nous « rendons présents à ce repas ». Et pour quel résultat ? Une « rencontre avec sa Pâque », c'est-à-dire que la Messe n'est pas une répétition du sacrifice de la Croix, mais seulement une représentation évocatrice de l'événement passé, comme était la Pâque juive évoquant le "passage" – c'est le sens du mot "Pâque" – miraculeux de la mer des Roseaux par le peuple hébreu libéré de l'esclavage d'Égypte.

QU'EST-CE QUE LE MÉMORIAL DU SEIGNEUR ?

Selon notre foi catholique, « inchangée, inchangeable pour cause de perfection divine », disait notre Père, c'est le mémorial anticipé à la Cène, du sacrifice accompli sur la Croix, et renouvelé à la Messe.

La consécration du pain est le don du Corps vivant de Jésus aux Apôtres : « Prenez et mangez, ceci est mon Corps. » Par cette parole, Jésus rend sa Présence tout à fait corporelle et intime aux Apôtres. Saint Paul et saint Luc précisent : « Vous le ferez en mémoire de moi », c'est-à-dire en vous souvenant que c'est le Corps de Jésus qui a souffert et qui est mort pour nous. Don du Corps ! Don de Jésus lui-même, don de sa Personne à nos personnes.

Tandis que la consécration du calice est le sacrifice de la Croix par le Sang versé réitéré. Le sacrifice de la Messe, par ces paroles, est entièrement rapporté au sacrifice de la Croix : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'est un ordre ! « Chaque fois que vous

ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi. » Donc, c'est un pouvoir donné aux Apôtres, au même moment, de faire ce qu'ils voyaient Jésus accomplir. La raison de cette Cène, qui anticipait sur ce qui suivrait la mort et la résurrection de Jésus était précisément d'inculquer aux Apôtres la nouveauté de ces pouvoirs, à eux conférés, d'imiter ce qu'ils auraient vu faire par Jésus lui-même. Jésus a fait cette boucle dans ce grand L pour, dès avant le grand sacrifice de la Croix qui allait survenir, prévenir les Apôtres qu'ils auraient à le refaire, qu'ils auraient à faire ce qu'ils Lui voyaient faire à la Cène, mais en souvenir de ce que Jésus allait faire le lendemain, ou le surlendemain, peu importe, du haut de la Croix. Cela lie Jésus à l'Église, le drame de Jésus sur la Croix à la liturgie de la Messe.

Le lien est assuré par les Apôtres qui sont spectateurs de la Cène, et malheureusement ne seront pas spectateurs de la Croix, mais qui reçoivent la charge d'en transmettre les fruits par les gestes qu'ils ont vu faire par Jésus lui-même et jusqu'à la fin du monde.

Notre Père pensait que Jésus avait célébré la Messe au moment de quitter les Apôtres, en leur réitérant l'ordre de faire ce qu'ils lui voyaient faire, non pas comme un acte purement humain, un repas de commémoration, dit "souvenir" : « Vous le ferez en pensant que je suis là et que j'ai mémoire, moi aussi, de ma Croix pour en appliquer les mérites au peuple. »

Ainsi, la Messe trouve son origine dans la Cène. Le concile de Trente l'a dit à l'encontre des protestants : « Cependant, comme sa mort ne devait pas mettre fin à son sacerdoce, à la dernière Cène, la nuit où il fut livré, le Christ voulut laisser à l'Église, son épouse bien-aimée, un Sacrifice visible, comme le réclame la nature humaine... »

Le pape François se garde bien de citer le concile de Trente, dans son souci d'abattre les frontières et d'englober tous les "croyants" dans son "Église de la Pentecôte".

Notre Père disait : « Imaginez que, depuis la Croix, il n'y ait plus de sacrifice, comme le voulait Luther, nulle part ; plus de liturgie, plus de culte, plus de rapport vivant entre Dieu et l'homme, entre Jésus même et son Église !

« Grâce à Dieu, la Messe a été instituée au moment où Jésus, ayant accompli son Sacrifice, remontait au Ciel. »

Mais à partir de l'Ascension du Seigneur, la différence était grande entre l'action de Jésus se donnant sur terre, au soir de la Cène, et accompagnant ce don visible des grâces invisibles dont il est établi le

dispensateur... et l'usage qu'en feraient ses Apôtres comme médiateurs après qu'il fut remonté au Ciel, eux qui d'eux-mêmes ne pouvaient rien et ne se trouvaient à la source d'aucun mérite. Mesurez la différence ! « *la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur* », comme dirait saint Paul (Ep 3,18) !

« Quelquefois, nous confiait notre Père, je frémis en pensant à certains prêtres qui ont reçu le sacerdoce malgré l'interdiction du Pape qui le leur défendait. Je sais bien que ce sacerdoce est valide et que, donc, ils sont véritablement ordonnés prêtres. Mais je me vois, montant à l'autel, alors que le Pape me l'interdit, pour dire la Messe ! Cela me pénètre d'une espèce d'angoisse. »

C'est cette angoisse qui nous a gardés, nous ses fils, de répondre aux instances de Mgr Lefebvre... Preuve de notre allégeance au Chef de l'Église catholique, apostolique et romaine, que nous aimons et défendons contre toute hérésie et tout schisme. « Comment oserais-je monter les marches de l'autel pour jouer mon rôle de représentant du Christ, d'instrument du Christ, malgré l'interdiction du Pape ? »

Les ministres anglicans de la HIGH CHURCH, qui se prétendent prêtres et qui disent la messe selon le rite romain, il n'y a pas une rubrique qui manque, pas un ornement sacerdotal... L'Église a beau leur dire : « *Votre ordination est nulle, vous n'êtes pas prêtres !* » Ils continuent à dire : « *Ceci est mon Corps* » ? Et ensuite, ils s'agenouillent devant ce pain ? Ils distribuent ce pain en disant : « *Corpus Christi*. » Impensable ! Nous n'avons d'efficacité que par le Christ, dans le Christ, disait notre Père. C'est ainsi que le prêtre, non pas lui, mais par sa parole, le Christ agissant grâce à lui, en lui, par son moyen, présent à la Messe sur l'autel distribue des mérites qu'il s'est acquis, lui, le Christ, sur la Croix.

Il faut dire qu'une formidable offensive désoriente l'Église, sous couvert d'œcuménisme depuis le concile Vatican II. Le curé d'Ars, le Père de Foucauld savaient que chaque messe était d'un prix inestimable, parce que c'était un Sacrifice. Et le peuple le savait chaque fois qu'il demandait une messe pour ses défunts.

J'ai entendu M. Tollu, notre supérieur au séminaire des Carmes, nous dire que le Père de Foucauld et le curé d'Ars avaient une conception erronée de la Messe. Notre Père, lui, observait que tous ces théologiens qui dissertent de la Messe ont un point commun qu'on ne remarque pas, jamais signalé dans aucun livre : « Ceux-là mêmes qui croient en la présence de Jésus sur l'autel, de son Corps sur la patène, de son Sang dans le calice, les traitent

comme des objets inertes. **Jésus est corporellement présent, pour certains prêtres ou théologiens, et il est spirituellement absent.** »

C'est rare qu'on s'adresse à Jésus-Christ présent sur l'autel en le regardant ! Sauf pour s'adresser au Père ! Lorsque nous lui demandons d'agréer cette prière que nous osons lui adresser selon le commandement du Christ : « *Notre Père* », la rubrique prescrit de baisser les yeux, de regarder les oblats, de regarder le Christ qui est sur l'autel. On s'adresse à Lui à ce moment-là seulement. Le reste du temps, on parle de Jésus-Christ, on demande à Dieu le Père de donner des grâces par Jésus-Christ, sans faire mention de sa présence.

LA VÉRITÉ DU SACRIFICE DE LA MESSE

« Revenons à la simplicité de la première Cène. Jésus est au milieu de ses Apôtres auxquels il a fait tout à l'heure le don de son Corps à manger, les établissant dans une singulière union avec lui. À la fin du repas, avant d'aller à la mort, anticipant sur le sacrifice sanglant du Calvaire, il l'annonce et déjà le réalise sacramentellement, c'est-à-dire en intention, en paroles et en figures réelles et efficaces.

« Il prononce sur la coupe de vin ces paroles : « *Ceci est mon Sang, répandu pour vous et pour la multitude.* » Que se passe-t-il ? Dans cette volonté de l'Homme-Dieu se réalise la transsubstantiation. C'est-à-dire : que l'Âme du Christ se saisit de cette substance concrète du vin, et en fait par sa puissance divine, illimitée, son propre sang, là, comme versé ou plutôt jailli de Lui-même, de son corps dans cette coupe qui symbolise l'épreuve cruciale, le don décisif de sa vie. *C'est la préfiguration physique de sa mort.* Qui nierait qu'elle soit pour Lui un acte distinct de celui du lendemain, quand il mettra à exécution le projet qu'il annonce là ?

« De la même manière, en chacune de nos messes, quand les prêtres prononcent les mêmes paroles en son Nom... Ceux-ci, ses ministres, qui ne sont pas des magiciens ! donnent au Christ d'agir selon les paroles qu'ils prononcent sur son ordre, conformément à leur mission ; ils entraînent Jésus Lui-même, vivant, ressuscité et présent à son Église, à faire ce qu'ils disent et ce qu'il veut : il se rend présent physiquement sur l'autel. Puis, dans un acte nouveau, localisé, daté, minuté, à cette messe-ci, distincte et nouvelle, sa puissance spirituelle se saisit de l'être du vin pour le changer en son sang : il verse de nouveau sa Vie dans cette coupe qui signifie son épreuve...

« Ce sang est vivant, bien sûr, ce sang reste animé par l'âme indivise de Jésus et son effusion, que Jésus effectue lui-même et non un prêtre magicien, est toute de l'ordre du signe – *non*

sanglant – elle n'est pas épuisante, mortelle, comme une nouvelle crucifixion. C'est Jésus qui accomplit *de nouveau* ce qu'il a fait *une fois pour toutes* et pleinement, le sacrifice de sa vie en rémission des péchés.

« Comme on le voit, ce Sacrement ne voit reconnue sa pleine vérité qu'à ce point où, plus que les autres sacrements qui se font aussi en mémoire du Sacrifice rédempteur, il est *l'Acte même du Christ corporellement présent*, présent en son prêtre comme sacrificateur, présent comme victime ou hostie sous la double matière de son Corps livré et de son Sang répandu. Saint Thomas avait bien signalé ce signe de mort qu'était "*la séparation des espèces*" tout au long de la question 78. Il avait bien vu en quoi le Christ sur l'autel était victime. Mais pour que le sacrifice de la messe soit véritable, il fallait encore que le Christ soit prêtre et agisse dans ce sacrement Lui-même une nouvelle fois.

« Telle est l'ACTION sacramentelle de Jésus vivant parmi nous, mais pour quelle fin ? Quels sont les fruits particuliers, à coup sûr extraordinaires, sublimes, de ce sacrifice sacramentel ? » (CRC n° 116, avril 1977, p. 13)

LA CROIX EST POUR LA MESSE

Au début de la Lettre *DESIDERIO DESIDERAVI*, le pape François écrit : « *Pierre et Jean avaient été envoyés pour faire les préparatifs nécessaires pour manger la Pâque, mais, à y regarder de plus près, toute la création, toute l'histoire – qui allait finalement se révéler comme l'histoire du salut – est une grande préparation à ce repas.* » C'est vrai ! Mais à condition de passer par la Croix.

Notre Père le disait en parabole : Jésus a voulu souffrir sa Passion et sa mort sur la Croix pour être en droit d'en réitérer l'action spirituelle dans l'espace et dans le temps, de génération en génération, à l'infini, "jusqu'à la fin du monde", tous les jours dans des milliers de milliers d'églises célébrer lui-même, Jésus vivant et vrai, son Sacrifice et en distribuer le pain et le vin qui réjouiront le cœur de l'homme et qui féconderont les vierges, c'est-à-dire sa propre Chair et son propre Sang : « Ce serait comme un homme passionnément amoureux, qui doit faire, selon les règles de l'amour courtois un exploit terrifiant pour mériter d'épouser la femme qu'il aime. Jésus, sur sa Croix pensait... à quoi, à qui ? Il pensait à toutes les messes, y compris celle que nous avons dite ce matin, qui lui permettraient de se donner en communion à chacun d'entre nous, c'est-à-dire de nous prendre pour enfant, pour époux, épouse, dites ce que vous voulez ! afin de n'être plus qu'un avec nous. »

Notez le peu de développement dans le temps et dans l'espace, de la souffrance rédemptrice du Seigneur, se livrant trois jours avant la grande Pâque de Jérusalem, et mourant à la Parascève : du mardi soir, selon Annie Jaubert, au vendredi à 3 heures, pour ressusciter du tombeau le troisième jour, après y avoir séjourné trente ou trente-six heures.

« Qu'est-ce que le martyre de Jésus dans le temps ? Ce n'est rien ! » disait notre Père.

« Qu'est-ce que le martyre de Jésus dans l'espace ? C'est un point dans l'immensité.

« Même si nous chantons : "*O Crux, ave, Spes unica*, il faut reconnaître que, dans l'histoire, elle occupe une toute petite place. C'est un point très lumineux, mais ce n'est qu'un point ! »

La liturgie observe la même retenue dans sa Semaine sainte et jusque dans l'exercice du chemin de Croix. La dévotion affective s'appliquant aux souffrances de Jésus n'est pas le centre de notre religion. À peine parvenus au Jeudi saint au soir, on entre pour un moment dans un tourbillon pour vingt-quatre heures. Dès le lendemain soir, on attend la Résurrection. Deux jours après, c'est Pâques ! L'année se passe à se réjouir de la Résurrection. Mais Jésus, lui, Jésus ressuscité nous engage à prendre part à l'expiation du péché et à son amour de son Père, « *trop offensé* », a dit Notre-Dame de Fatima avec un accent d'indicible tristesse.

Jésus ne dit pas : « Vous viendrez au pied de ma Croix », mais : « *Vous porterez votre Croix parce que le disciple n'est pas plus grand que son maître* ». Et saint Paul, à la suite de Jésus : « *Il nous faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le Royaume de Dieu.* » C'est dire que la douleur, même la plus vive et la mort, ne sont rien, qu'un passage vers le seul but de tous nos travaux : « *Ne saviez-vous pas que le Christ devait souffrir pour entrer dans sa gloire ?* » Souffrance rédemptrice dont le fruit est communiqué par la Messe, instituée comme similitude indéfiniment renouvelable de la Cène par des ministres désignés pour prêcher à la terre entière et partout célébrer le mystère qui fait comprendre ce que Jésus met au-dessus de tout dans l'ordre des fins, dont l'immolation de la Croix n'est qu'un moyen.

Jésus a voulu la Croix pour la Messe, pour les Messes, pour une infinité de Messes ! Son Sang a coulé sur la Croix, ce qui est très émouvant, mais Jésus le verse en vue de la Messe où, son Sang ayant coulé sur la Croix, il suffira d'évoquer ces plaies par lesquelles il a versé son Sang, pour en faire valoir le mérite auprès de son Père, sur les autels de toutes les paroisses, par la force des paroles du prêtre consacrant le calice : « *Ceci est mon Sang, répandu pour vous et pour la multitude.* »

La consécration du pain opère la Présence réelle de Jésus en son Corps, en premier lieu. Quand le prêtre consacre le calice, Jésus-Christ est là, présent. Voyant ce Sang dans le calice, il reprend son oblation, sa prière de la Croix et indéfiniment répétée depuis, pour faire jouir les fidèles de la rémission des péchés qu'il a ainsi gagnée.

LA MESSE EST POUR LA COMMUNION

« Le monde périt dans la luxure par l'abandon de l'Eucharistie », affirmait notre Père à la fin du siècle dernier. Que dirait-il aujourd'hui, trente ans après ! Il ajoutait : « Voilà une preuve *a contrario* de la réalité corporelle, physique de l'Eucharistie, nourrissant nos âmes et purifiant nos êtres tout entiers. » Nourriture vitale !

Et il précisait : « L'épouvantable décadence de la religion chrétienne vient de la tiédeur répandue dans les âmes par toutes les prédications fausses, froides, paralysantes qui leur ont dénigré les réalités fortes, suaves, aimées tant du peuple fidèle que des mystiques à travers les âges, d'un amour que j'appellerais presque charnel. »

C'est précisément ce que lui reprochent nos évêques dans leur "AVERTISSEMENT" du 25 juin 2020, en particulier contre une « *conception sensualiste de l'eucharistie* » qui pourrait « *éventuellement* » troubler les fidèles. Peu de temps après, Jean-Marie Guénois publiait avec effarement dans les colonnes du FIGARO du 23 novembre la déclaration d'un évêque « *douloureusement étonné de constater "une foi catholique eucharistique théologiquement divergente" jusque chez les évêques. Un état de fait qui reflète un débat tabou dans l'Église catholique : une partie des théologiens, prêtres, évêques et certains cardinaux, a épousé les thèses du protestantisme qui considèrent la "présence" eucharistique du Christ comme "SYMBOLIQUE" [c'est le mot clef de la Lettre apostolique de François !] et non "réelle". Donc non absolument "sacré" au point de se battre pour elle. La grande surprise dans ce registre est venue de Rome cette semaine. Et d'un futur cardinal choisi par le pape François pour piloter l'important synode des évêques. Mi-novembre, il a traité ceux qui se plaignaient de ne pouvoir accéder à la messe "d'analphabétisme spirituel" dans la revue jésuite de référence mondiale, LA CIVILTA CATTOLICA. Il a demandé à l'Église de profiter de cette crise pour rompre avec une pastorale visant à "conduire au sacrement" pour passer, "par les sacrements, à la vie chrétienne". » Et Jean-Marie Guénois de poursuivre : « Un cardinal très proche du Pape, relativisant l'importance de la messe... Ces propos ont choqué beaucoup d'évêques, mais pas tous. Une*

partie de l'Église catholique doute sur la foi eucharistique, qui est pourtant l'un de ses fondements. »

Si nos tabernacles ne renferment pas Jésus-Christ, mais seulement les "espèces" ou "apparences", les "accidents" du pain et du vin qui n'est plus... et en lien avec ces choses (!), les accidents, les apparences qui ne sont rien en fait, l'essence, l'idée, le signal du Corps et du Sang de Jésus qui sont au Ciel, alors, la communion n'est rien de concret. Puisque Jésus, dans cette représentation, ne bouge pas, il est au Ciel, il ne se déclare pas, il ne fait rien, il ne donne rien !

La réponse du pape François est sans détour. Il incrimine « *le fait d'avoir perdu la capacité de saisir la valeur symbolique du corps et de toute créature* », et donc de rendre « *le langage de la liturgie presque inaccessible à la mentalité moderne* ».

« *Ainsi, la question que je veux poser, ajoutait le Pape, est la suivante : comment pouvons-nous redevenir capables de symboles ? Comment pouvons-nous à nouveau savoir les lire et être capables de les vivre ?* » (n° 45)

Ces lignes me rappellent comment le CATÉCHISME HOLLANDAIS a tourné le dogme eucharistique à l'explication la plus "raisonnable", au sens moderne du mot : la plus rationnelle. Que dit-il ? Il nomme la sainte Eucharistie "transsignification" ou "transfinalisation". C'est très intelligent ! Notre Père fut le seul à le dire, surtout à "droite". Il ajoutait ceci :

« *Ainsi le pain, selon eux, reste pain. C'est du pain dans leurs réunions, leurs agapes eucharistiques, mais pour ceux qui ont la foi et aiment le Christ, ils considèrent ce pain comme signe et moyen de vivre dans le Christ : le manger dans cette pensée, c'est progresser dans la connaissance du pain, on médite, on couve des yeux ce pain, on se rend compte de ce qu'est ce pain ! On va plus loin et on dit : ce pain, c'est noble, c'est nourrissant, ça nous signifie le Christ. Trans-signification du pain : ce n'est plus du pain pour manger à midi et le soir, c'est formidable, ce pain nous parle de Jésus comme de notre nourriture fondamentale et rassasiant ; puis, remarquant la "transfinalisation" opérée par les paroles liturgiques, ce pain qui devient un Corps, ce vin qui devient un Sang et un Sang répandu, ce pain leur donne à penser que la vie spirituelle de l'homme est promise, par la communion, à une meilleure santé et croissance dans le Christ.*

« *Donc, c'est la réflexion sur le pain et le vin qui charge le pain et le vin d'une mission, d'un message, d'un appel, et qui éveille dans l'homme le désir de communier avec le Christ au Ciel. Le pain et le vin ont changé apparemment de signification dans la tête de l'intellectuel qui médite, et Jésus est hors de cause !* »

Le réalisme des prières de la Messe nous dit tout autre chose. Après avoir communiqué, le prêtre dit, en faisant ses ablutions : « *Ce que notre bouche a reçu, Seigneur, que notre âme l'accueille avec pureté et que le don fait dans cette vie nous soit un remède pour la vie éternelle.* » Puis, quand il verse de l'eau et du vin pour purifier le calice : « *Corpus tuum Domine, quod sumpsi, et Sanguis quem potavi* », « *Votre Corps que j'ai mangé et votre Sang que j'ai bu, Seigneur, qu'ils adhèrent à mes entrailles.* » Ce ne sont pas des "espèces" qui adhèrent aux entrailles !

Ce "pain", nous le demandons dans le *Notre Père*, selon saint Matthieu comme selon saint Luc, qualifié *epiousion*, en grec, un mot qui a exercé l'imagination des exégètes, mais que nous font comprendre les paroles mêmes de Jésus dans le DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE qu'il prononça à Capharnaüm, après la multiplication des pains : « *C'est mon Père qui vous le donne, le pain qui vient du Ciel, le vrai ; car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du Ciel et qui donne la vie au monde.* » C'est-à-dire Jésus lui-même qui se donne à nous dans la sainte Eucharistie, Pain véritable, Vin du salut hors desquels il n'y a point de salut ni de résurrection de la chair.

Pour une âme qui aime Jésus, une seule chose compte, c'est de recevoir en elle la Chair et le Sang du Christ, le Pain qui donne la vie éternelle et le Sang qui féconde les âmes. Dans ce même discours, Jésus en vient à dire aux juifs scandalisés de l'entendre vouloir nous faire manger sa Chair et boire son Sang, cela vous scandalise ? « *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit, et elles sont vie.* » (Jn 6, 63) Ce n'est donc pas pour un contact de chair à chair, comme si je mangeais de la viande, que je veux recevoir en moi le Corps et le Sang de Jésus-Christ, mais pour les bienfaits spirituels qu'ils m'apportent. C'est l'esprit qui donne à ce sacrement sa réalité, sa réalité divine.

La communion que Notre-Dame institue comme "*réparatrice*", dans la dévotion des cinq premiers samedis est plus qu'une distribution de grâces et de dons, répondant à nos demandes d'assistance « *maintenant et à l'heure de notre mort* », mais une union *physique*.

La preuve en est que le monde n'est plus pur depuis qu'il n'a plus l'Eucharistie. L'Eucharistie est le pain « *super-substantiel* » (*epiousion*), le pain du salut, parce que c'est le Corps et le Sang de Jésus en toute vérité qui vient en notre corps, se mêle à notre sang dans une union physique exprimée dans toute sa vérité... physique ! par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans une parole immortelle : « *Ah !*

qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ! Ce fut un baiser d'amour, je me sentais aimée, et je disais aussi : "Je vous aime, je me donne à vous pour toujours." Il n'y eut pas de demande, pas de lutte, de sacrifice ; depuis longtemps, Jésus et la pauvre petite Thérèse s'étaient regardés et s'étaient compris... *Ce jour-là ce n'était plus un regard, mais une fusion... ils n'étaient plus deux, Thérèse avait disparu, comme la goutte d'eau qui se perd dans l'océan. Jésus restait seul, il était le Maître, le Roi*... de Thérèse qui existe donc toujours... C'est une fusion, de deux êtres en « *une seule chair* », en un seul Cœur eucharistique.

« *Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté, car sa liberté lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle voulait s'unir à la Force divine !* »

Mais pour être unie *moralement* à la Force divine, il fallait qu'elle soit unie *physiquement* à Jésus par le mystère de la Communion. Notre Père cite LUCIE-CHRISTINE dont toute la vie fut une effusion eucharistique :

« *9 août 1885. Sainte communion. J'ai contemplé l'être adorable de Jésus se révélant à ma pauvre âme. Il m'instruisit ensuite sur l'un des ineffables mystères qui se passait dans la communion, à savoir par quel mode il repose et refait notre âme.* » Comme l'a promis Notre-Seigneur : « *Et ego reficiam vos.* » (Mt 11,28)

« *Je vis que pour nous refaire, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'applique lui-même tout entier à nous.* » Comme le prophète Élie s'appliquait à cet enfant qui était mort, bouche contre bouche, cœur contre cœur, main contre main, pied contre pied, et l'enfant ressuscitait. C'était une figure de ce que Jésus voudra faire pour nous.

« *Il nous applique son humanité sainte dans laquelle la divinité est infuse, son Cœur à notre cœur, son esprit à notre esprit, sa volonté à notre volonté, sa mémoire à notre mémoire, la faculté qu'il a eue de souffrir à notre nature souffrante, sa chair très pure et son sang divinisé à notre chair maligne et à notre sang pervers ou troublé.*

« *Ainsi, son Amour l'étendant à tout nous-mêmes, il nous refait, il nous réforme et nous régénère par le mode le plus simple et le plus sublime, par l'application, par le don de tout ce qu'il est, à tout ce que nous sommes.* »

Ce ne sont pas des mots. C'est la description d'une œuvre corporelle de pénétration, d'interpénétration, de communication intime de deux êtres, organe contre organe, action pour action, compréhension. « Qu'implique donc toute la révélation biblique, disait notre Père, sinon ce nourrissage de l'âme par le Corps vivant et personnel de Jésus-Christ, et

sa purification et son ivresse spirituelle par la communication de son Sang transfusé dans le nôtre ? »

« Je dirai que c'est une transfusion, disait encore notre Père, comme on transfuse le sang d'un homme dans un malheureux qui va mourir, afin de le ramener à la vie, ou de le purifier de sa maladie. »

Dans la même pensée, le pape François invitait des prêtres qui fêtaient un jubilé à « *sentir comment bat le cœur de notre Père. Nous pouvons imaginer que la miséricorde en jaillit comme du sang. Qu'il sort nous chercher, nous pécheurs, qu'il nous attire à lui, nous purifie et nous relance, renouvelés vers toutes les périphéries, pour faire miséricorde à tous. Son Sang est le Sang du Christ, sang de la Nouvelle et Éternelle Alliance de miséricorde, versé pour nous et pour tous, en rémission des péchés. Ce Sang, nous le contemplons, tandis qu'il entre et sort de son Cœur comme du Cœur du Père. C'est notre unique trésor, l'unique chose que nous ayons à offrir au monde : le Sang qui purifie et purifie tout ainsi que tous. Le Sang du Seigneur qui pardonne les péchés. Le Sang qui est vraie boisson, qui ressuscite et donne la vie à ce qui est mort à cause du péché.* » (2 juin 2016)

« *« La chair ne sert de rien »*, répétait notre Père, mais vous voyez quand même qu'elle a une efficacité pour transmettre les volontés de l'âme à l'âme à laquelle elle s'unit corporellement : *« La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie ! Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie »*. » Or, que disent ces paroles ? Qu'il faudra manger ce Corps et boire ce Sang si vous voulez avoir la vie éternelle en vous. Pourquoi ce détour du Corps et du Sang ? Parce qu'ils sont le fruit béni des entrailles virginales de Marie et de son Cœur Immaculé. Et que Dieu a créé le froment et la vigne pour en nourrir ses créatures jusqu'à la fin des temps.

CŒUR EUCHARISTIQUE DE JÉSUS-MARIE

La Vierge est source de vie, mère de ce *Poisson* (ichthus) merveilleux qu'est Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur (*Iesus Christos Théou Uios Sôter*), qui contient tous les poissons que nous sommes, c'est-à-dire les sauvés des eaux du monde mauvais.

Dieu est vivant, il est *un* vivant, et ce vivant est *trois* Personnes. Essayons de suivre le Saint-Père dans ce qu'il appelle « *la fissure par laquelle nous est donnée la surprenante possibilité de percevoir la profondeur de l'amour des Personnes de la Sainte Trinité pour nous* » (n° 2). On voit bien le Père se tourner vers le Fils et le Saint-Esprit, et parler des hommes avec pitié. Comment les trois Personnes de toute pureté, de toute sainteté, de toute louange de gloire, peuvent-elles sortir de leur Paradis, ouvrir la

fenêtre du Ciel et regarder cette masse humaine qui marche à l'Enfer, après le péché affreux d'Adam et Ève, et court à sa perte comme les anges révoltés ?

C'est que quelqu'un apparaît là. Elle paraît en une place éminente, non par rapport à Dieu, mais éminente par rapport à cette humanité qui se perd. C'est comme une petite lumière vue d'avion, isolée dans la masse sombre d'un pays encore endormi. La Vierge Marie, que Dieu a conçue de toute éternité, est d'une telle splendeur qu'en elle il trouve toutes ses complaisances. Le Père la regarde comme sa fille, le Fils sait qu'elle lui est promise comme Épouse, et le Saint-Esprit comme temple, sanctuaire, intime amie... Ce mystère de « *la Femme* » (Gn 3,15) apparaît dans les premières pages de la *GENÈSE* et reparaît aux dernières pages de l'*APOCALYPSE*. Elle émeut le Cœur de Dieu, les trois Cœurs des trois Personnes divines qui n'en font qu'un. C'est elle la Médiatrice qui assure le passage de cet abîme qui sépare l'infinie sainteté de Dieu et l'ignoble déchéance de l'humanité à laquelle nous appartenons tous.

C'est elle l'Auxiliatrice de nos prières et la Médiatrice de la grâce de Dieu. En regardant Celle qui est tout pour Eux, le Père, le Fils et le Saint-Esprit passent de la colère à la pitié, disant : « *Faisons le salut du genre humain.* »

Notre Père nous disait : « Deux êtres bien mystérieux ne nous quitteront plus jamais, j'espère : la Sainte Vierge, notre Médiatrice et Jésus Eucharistique. » Ils nous sont apparus inséparables dans une épiphanie mariale et eucharistique dont Lucie fut favorisée à Tuy le 13 juin 1929. Que vit Lucie ? Le Père dans les Cieux, l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe, et le Christ crucifié sur une grande Croix de lumière ; comme la nôtre, dans notre chapelle, elle fait corps avec l'autel, pour montrer qu'elle ne fait qu'un avec lui. Du sang coule des plaies de Notre-Seigneur. Le sang des mains tombe jusqu'à terre, mais c'est comme un fleuve qui a pour nom « *GRÂCE ET MISÉRICORDE* ». De l'autre côté, tombant de la tête couronnée d'épines et de la plaie du côté transpercé, le Sang tombe dans le calice au-dessus duquel l'Hostie apparaît immobile. C'est dire que le Saint-Sacrifice de la Messe n'est rien d'autre que la répétition, la réitération du Saint-Sacrifice de la Croix. La Vierge Marie est là tout près, qui se tient au pied de ce crucifix comme elle se tenait au pied de la Croix de Jésus, le Vendredi saint, au Calvaire. Elle tient dans sa main le chapelet qu'elle nous tend, et de l'autre main elle tient son Cœur Immaculé afin que nous sachions que c'est par elle, notre Médiatrice, que nous obtenons toutes grâces et, pour parler comme le pape François qu'elle est l'Auxiliatrice de *tous* les êtres humains, oui : tous, tous, tous, afin que,

s'il est possible, tous aillent au Ciel! Elle, plus encore que les anges, monte les degrés de l'échelle de Jacob pour porter, par son Fils, au Père nos prières et sacrifices. C'est elle qui nous distribue les grâces obtenues par le Christ sur la Croix.

Telle est la messe, tel est le saint Sacrifice où la Vierge nous enfante après nous avoir enfantés dans la douleur au pied de la Croix. À chaque messe, elle revit cet enfantement et intercède, comme jadis à Cana, comme le Pape le rappelle dans la Consécration au Cœur Immaculé de Marie qu'il a prononcée le 25 mars :

« Nous mettons notre confiance en toi. Nous sommes certains que tu ne méprises pas nos supplications et que tu viens à notre aide, en particulier au moment de l'épreuve. C'est ce que tu as fait à ceux de Galilée, quand tu as hâté l'heure de l'intervention de Jésus et as introduit son premier signe dans le monde. Quand la fête est devenue triste, tu lui as dit : "Ils n'ont plus de vin." Répète-le encore à Dieu, ô Mère, car aujourd'hui nous avons épuisé le vin de l'espérance, la joie s'est dissipée, la fraternité s'est édulcorée. »

Le pape François met en œuvre son « symbolisme ». Notre Père était plus concret, réaliste, mais il faisait aussi appel au « symbolisme » : « Dans l'Évangile de Jean, aux noces de Cana, la Femme qui est puissante sur le Cœur de Dieu, c'est cette humble servante de Dieu qui s'appelle Marie, qui est inconnue de tous, qui est l'amie de jeunes épousés au jour de leurs noces, et qui demande à Dieu de faire le plus grand miracle. Ce miracle est déjà le symbole du vrai miracle : celui de l'Eucharistie, où le Sang du Christ deviendra boisson pour le monde entier. »

Le « symbole » annonce avec puissance la Nouvelle et Éternelle Alliance que va sceller ce Sang Précieux. Saint Jean le fait comprendre en rapportant le propos de l'intendant du festin disant à l'époux : « *Quel est ce vin que tu nous as donné là ? C'est le meilleur, on aurait dû le donner les premiers jours. Tu fais le contraire de ce qu'on a toujours fait.* » Jésus apporte maintenant la perfection de la religion après les siècles de l'Ancienne Alliance.

Mais notre Père y voyait autre chose que nous pouvons apporter en commentaire au numéro 12 de la LETTRE APOSTOLIQUE de François : « *Notre première rencontre avec sa Pâque est l'événement qui marque la vie de nous tous, croyants dans le Christ : notre baptême.* » La pensée du Pape suit exactement le mouvement de celle de notre Père, qui nous disait, il y a trente ans, dans une homélie du 14 janvier 1990 : la Sainte Vierge avait demandé à Jésus de donner du vin à tous ces gens-là. Lui a pris de l'eau, il l'a changée en vin. Mais l'eau, pour les chrétiens, est déjà, comme pour la Sainte Vierge maîtresse de

sagesse, le moyen de purifier les vases mais aussi les corps, et seulement les corps. Elle ne purifie pas l'âme. Or, l'eau changée en vin, c'est le signe de l'eau du baptême changée dans le Sang du Christ. Il faudra que le Christ donne son Sang pour que la religion parfaite soit instaurée.

En pensant au baptême, le pape François s'émeut : « *La prière pour la bénédiction de l'eau baptismale nous révèle que Dieu a créé l'eau précisément en pensant au baptême.* » (n° 13) Mais notre Père va plus loin : « *Quand tous ces gens-là buvaient ce vin en disant qu'il était exquis, la Vierge Marie avait un poignard dans le Cœur, se disant que c'était elle qui était cause de cela, que c'était elle qui lui avait demandé ce miracle, ce signe, et c'est elle qui est cause qu'un jour, il versera tout son Sang pour que les hommes puissent s'en enivrer. Elle a vu la Passion comme saint Jean la voit en racontant la chose.* »

La Nouvelle Alliance sera précisément un repas de noces et, dans ce repas de noces, Jésus donnera son Sang à ces malheureux époux humains. Ainsi, le mariage est devenu un très grand sacrement. Il leur donnera, pour vivre heureux, et tous ceux qui les entourent, un vin mystique qui sera son propre Sang dans la sainte communion.

Ces deux grands mystères de notre religion sont ainsi associés à la demande de la Vierge Marie. C'est par la Vierge Marie que Jésus a été enfanté et nourri. Elle lui a donné son lait et, par cela même, il est devenu le Rédempteur du genre humain, versant son Sang pour l'humanité.

Notre Père trouvait merveilleuse cette journée de noces : « *Quelle bonté Notre-Seigneur a eue de faire un tel miracle, de cette manière-là, dans ce milieu-là, c'est-à-dire dans des noces ! Ce paysan de Cana et cette petite paysanne, pour Jésus et Marie, étaient l'image de qui ? De Lui et d'Elle ! Ce garçon, là, avec son épouse, étaient maintenant unis pour la vie. Comme vous et moi, ma Mère, nous sommes unis indissolublement. Je suis le nouvel Adam, Vous êtes la nouvelle Ève et nous nous aimons. Eux, ils ont droit à prendre part à notre amour.* »

Regardons la porte de notre tabernacle où se trouvent sculptés les deux Cœurs, le Cœur Sacré de Jésus et le Cœur Immaculé de Marie. Elle est tout pour Lui comme il est tout pour Elle. « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le.* »

Voilà ce qui fonde notre confiance, éperdue, totale en la Vierge Marie. Elle sait nos besoins, elle ne demande qu'à les satisfaire, elle n'a qu'à les dire à Jésus et sans même demander, elle est sûre de recevoir et de nous donner la grâce dont nous avons besoin.

(père Bruno de Jésus-Marie.)

GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE

MISSION ET COLONISATION (1096-1763)

LA colonisation, dit notre Père, est un fait permanent de l'histoire, et bien qu'aujourd'hui, l'Église ne veuille plus en entendre parler, elle se fait quand même sournoisement par ceux-là mêmes qui la dénoncent. Car c'est une loi historique que les peuples les plus forts ou les plus civilisés conquièrent les peuples moins évolués ou plus faibles. Dans l'Ancien Testament, Dieu a changé cette loi en envoyant le peuple juif vaincre des peuples plus puissants pour se faire connaître aux nations et, par une colonisation qui a duré mille ans, préparer son peuple à la venue du Messie. Mission et colonisation vont de pair, déjà dans la Bible !

Mais le peuple juif refusa par racisme le dessein de salut universel qui justifiait son élection divine et ses guerres de conquête, et la cassure vint, dit l'abbé de Nantes, quand parut Jésus-Christ : alors, il ne s'agissait plus seulement de la conquête de la terre, mais de celle du Ciel, pour tous les hommes et non pour les seuls juifs, par la grâce de Dieu et non par la force humaine.

Est-ce à dire que la force serait proscrite dans cette conquête évangélique, et que son but n'était plus un règne terrestre ? On pourrait le croire à ne lire que l'Évangile, et les hérétiques de tout temps ont voulu nous en persuader. Mais c'est oublier que toute l'histoire des missions est celle d'un combat contre Satan pour établir le règne du Christ sur terre.

La première partie de cette étude montrera comment l'heureuse concertation entre Croisade, mission et colonisation du onzième siècle au début du seizième a permis l'expansion de la Chrétienté. Une deuxième partie tentera d'expliquer pourquoi on aboutit, à la fin du seizième siècle, à la séparation entre mission et Croisade. Les conséquences désastreuses de cette séparation en Asie et dans les colonies françaises décrites dans la troisième partie, nous comprendrons mieux le miracle de notre admirable Chrétienté du Canada, dans une quatrième partie.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHRÉTIENTÉ EN EXPANSION

PAR LA CROISADE ET LA COLONISATION (1096-1578)

LA CROISADE FRANÇAISE ET PORTUGAISE.

C'est l'Église qui ordonna la Croisade, en choisissant la France pour en faire la tribu de Juda de la Nouvelle Alliance, et la mener à la reconquête de la Terre promise devenue la Terre sainte du Tombeau du Christ. Ce furent deux cents ans d'une colonisation réussie (1096-1291) par laquelle la France a apporté au Proche-Orient l'ordre et la paix propices à la conversion des musulmans. Mais cette colonisation cessa par la trahison des Templiers avarés et hérétiques, la désobéissance des orgueilleux féodaux au roi de France, et la trahison des Byzantins schismatiques.

Le Portugal, ce petit royaume fondé par des Croisés français, prit le relais ! Le roi Denis créa

la Milice du Christ qui reçut du Pape, en 1319, les biens des Templiers et la mission de combattre les musulmans. Indépendant de l'Espagne en 1385, le Portugal reprit la Croisade par la prise du port de Ceuta au Maroc, le 21 août 1415, interdisant l'Atlantique aux Maures. Grâce à Henri le Navigateur, l'expansion maritime du Portugal permettra d'étendre la Chrétienté. Les explorateurs, munis de l'indulgence *in articulo mortis* des Croisés, portaient de Lisbonne le jour de l'Annonciation pour confier leur expédition à la Sainte Vierge, car arriver à bon port était toujours un petit miracle sur ces frêles caravelles. Il fallut vaincre la peur du légendaire cap Bojador, sur les côtes du Sahara occidental, dernière limite connue avant l'abîme. En 1444, c'est le premier contact avec des pays noirs puis en

1482, la découverte et l'évangélisation des Bakongo, dont le roi se fait baptiser dès 1491. Les Portugais apportaient au Congo la paix et la civilisation : en 1520, un évêché était tenu par un autochtone et on y établit même une université ! Après la découverte du Brésil par Alvarès Cabral en 1501, les Portugais y acclimateront le manioc et sauveront l'Afrique d'une famine endémique.

Jusqu'à la mort d'Alfonso d'Albuquerque en 1515, les Portugais vont étendre leur empire jusqu'à contrôler l'océan Indien, d'Ormuz jusqu'à Malacca, délivrant les Indiens et les peuples d'Indonésie du joug musulman. Ils ouvrirent la voie à saint François Xavier, le plus grand missionnaire de tous les temps, que Dieu a suscité, dit l'abbé de Nantes, comme un nouveau saint Paul, pour retirer l'Église du carcan judéo-protestant qui allait l'enfermer au Nord, à l'Est et à l'Ouest et lui permettre de sauver quand même les païens que les protestants disaient damnés.

Mais les ennuis commencèrent lorsque les Portugais essayèrent des méthodes plus pacifiques.

LE MASSACRE DE L'AMBASSADE DE CHINE.

Avant même que Cortès quitte Cuba pour Mexico le 18 novembre 1518, l'ambassade de l'humaniste Tomé Pires quittait Malacca en juin 1517, envoyée par don Manuel, roi du Portugal, auprès de l'empereur de Chine. On pensait trouver des chrétiens avec qui on pourrait s'allier contre les musulmans. Mais les Portugais furent devancés et dénoncés comme des "espions francs" par Tuan Muhammad, envoyé par l'ancien roi de Malacca détrôné par les Portugais. À Nankin, après maints obstacles mis sur leur route par les mandarins, les Portugais furent admis en présence de l'empereur Zhengde qui les reçut, non pas derrière un mur comme le voulaient les rites, mais la face découverte. L'empereur manifestait ainsi son dégoût pour ces rites ennuyeux, mais ses désirs d'ouverture aux étrangers n'étaient pas partagés par son entourage. Sa mort et l'assassinat des héritiers en avril 1521 transformèrent l'ambassade en cauchemar : emprisonnés par des eunuques et des mandarins hostiles à tout changement, les Portugais furent traînés dans les rues de Canton, les bras enflés et les jambes écorchées par l'étroitesse des chaînes, avant d'être massacrés le 23 septembre 1522. Leurs cadavres coupés en morceaux furent promenés au cours de réjouissances populaires afin de détourner définitivement le peuple de recevoir ces barbares étrangers !

Tel fut l'accueil reçu de cette prétendue civilisation chinoise et si saint François Xavier fut arrêté aux portes de la Chine en décembre 1552,

c'est faute d'une conquête militaire empêchée par les marchands.

LA CROISADE DE CHRISTOPHE COLOMB.

C'est aussi la Chine que recherchait Christophe Colomb, lorsqu'il planta la croix sur le rivage de l'île San Salvador, le 12 octobre 1492. Mais les Espagnols arrivaient bien tardivement dans cette épopée missionnaire et coloniale, la lutte entre féodaux avait retardé la Reconquista en Espagne.

Christophe Colomb en fut aussi la victime. Il est commun de l'accabler de tous les maux survenus à Saint-Domingue. Même Jean Dumont, dans son excellent livre *L'ÉGLISE AU PÉRIL DE L'HISTOIRE* (Critérian, 1981, p. 122), le met dans la mouvance esclavagiste et en fait un homme avide.

Or ce disciple des franciscains fut un homme très religieux et donc très vertueux et très soucieux de bien traiter les Indiens. Familier de l'oraison personnelle guidée par les heures canoniales, observant un jeûne strict et très respectueux des dévotions fixées par l'Église, il pratiquait la confession et la communion fréquente, fait rare chez les laïcs de l'époque. C'est pourquoi les franciscains de la Rabida le tenaient en grande estime d'autant plus qu'ils admettaient comme lui la rotondité de la terre. Ces religieux pauvres et humbles se pliaient à l'expérience sans *a priori* et furent des humanistes profonds parce Dieu était pour eux « principe et fin unique et transcendante de notre être et de notre connaissance » (PC 54 : Saint Bonaventure et Duns Scot). C'est avec leur aide que Christophe Colomb soutint son projet de navigation plein ouest, fruit de quinze ans d'expérience :

« J'ai navigué en l'an 1477, du mois de février, cent lieues au-delà de l'île de Tilé [l'Islande] dont la partie australe est à 73° de la ligne équinoxiale, et non 63 comme certains le disent. Elle n'est pas à l'intérieur de la ligne occidentale comme le dit Ptolémée, mais plus à l'ouest. » Sur la côte ouest de l'île, il a vu arriver une barque avec deux cadavres de type humain inconnu en Europe. Les indices se multiplient, lorsqu'il voyage au large du Ghana, le plus avancé des comptoirs portugais d'Afrique, la mer rejette des plantes et des objets travaillés qui ne sont ni européens ni africains. Il fut aussi un expert du régime des vents et aucun savant européen de ce quinzième siècle finissant n'en savait plus que lui.

Mais lorsqu'il exigea, en récompense des découvertes qu'il prévoyait, la vice-royauté et le gouvernement général des terres du Nouveau Monde, avec le titre de Grand Amiral de la mer Océane, et la

dîme des richesses à découvrir, les courtisans du roi Ferdinand s'offusquèrent de voir un Génois placé au-dessus des plus nobles maisons d'Espagne ! La lettre qu'il écrivit aux Rois Catholiques le 4 mars 1493, après le succès de son premier voyage, explique pourquoi cela lui fut accordé : « *Je conclus ici qu'avec l'aide de la grâce divine, d'ici à sept ans je pourrai payer à Vos Altesses cinq mille hommes à cheval et cinquante mille hommes à pied pour la conquête militaire de Jérusalem, qui est le but de cette entreprise ; et d'ici cinq ans cinq mille autres à cheval et cinquante mille à pied, et ce pour une faible dépense que feront Vos Altesses maintenant que l'on en est au début, afin de posséder l'ensemble des Indes. Et pour cela je suis dans le vrai et ne parle pas sans certitude, mais on ne doit pas s'endormir là-dessus, comme cela est arrivé dans la réalisation de cette entreprise.* » (LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, écrits complets de Christophe Colomb, La Découverte, 2015, p. 303)

Il donnait aussi à l'Espagne un nouveau continent à évangéliser, donation confirmée par le pape espagnol Alexandre VI Borgia, mais ses découvertes suscitèrent jalousie et ambitions. Pour son deuxième voyage (25 septembre 1493), près de mille cinq cents gentilshommes castillans s'embarquèrent, attirés plus par la gloire et les richesses que par l'idéal de la Croisade... L'archidiacre Fonseca, ce Richelieu espagnol qui dirigeait les bureaux de la Marine à Séville, livra les cartes de Colomb à ses protégés Hojeda, Amérigo Vespucci, et Yanèz Pinzon et leur donna des permissions de découvertes, au mépris des capitulations de Santa Fé par

lesquelles le roi Ferdinand les réservait à Christophe Colomb. Première trahison !

De retour à Saint-Domingue, l'amiral Colomb trouva l'*alcade mayor* (le juge principal) Roldan en rébellion contre son frère Bartholomé Colomb qu'il avait établi gouverneur en son absence. Cette créature de Fonseca avait rallié la majorité des colons pour mener la belle vie, employant à son service exclusif des Indiens réduits en esclavage. Il reprochait aux frères Colomb d'être des étrangers et d'imposer une vie religieuse trop fervente, en particulier la confession et la communion avant d'aller chercher de l'or, et de les empêcher de prendre femme comme ils voulaient.

De retour en Espagne, l'Amiral organisa un troisième voyage (30 mai 1498), mais les calomnies répandues par Fonseca et les rebelles furent telles que personne ne voulut embarquer et le roi Ferdinand lui attribua des repris de justice ! Tristes colons ! Arrivé dans l'île, l'Amiral s'aperçut que les bureaux de Fonseca lui avaient fourni des vivres avariés et il dut contraindre les seigneurs espagnols à travailler la terre pour ne pas mourir de faim. Ces fiers hidalgos se révoltèrent et réduisirent en esclavage les Indiens taïnos, tout en écrivant à Séville contre l'Amiral. À force de calomnies, ils obtinrent que l'Amiral soit ramené en Espagne les fers aux pieds avec son frère et remplacé par Francesco de Bobadilla. Le roi Ferdinand lui retira ses titres et ses richesses et le plus grand explorateur de tous les temps, après un dernier voyage, mourut pauvre et totalement oublié. Ses fils réclameront en vain que justice lui soit rendue.

DEUXIÈME PARTIE

LA CHRÉTIENTÉ CONTESTÉE PAR LES RELIGIEUX

Par sa dureté et son avarice, Francesco de Bobadilla provoqua une rébellion des indigènes de Saint-Domingue qui fut réprimée dans le sang par son successeur, Nicolas de Ovando.

La reine Isabelle le destitua et pour protéger les Indiens, elle institua les *encomiendas* par lesquelles les conquistadors recevaient la charge de gouverner des villages d'Indiens et de les protéger contre les abus, de construire des églises pour les évangéliser et de s'assurer que leur travail soit rémunéré et libre, les Indiens restant toujours propriétaires de leurs terres.

Mais les faibles Indiens Taïnos, végétariens sous-alimentés disparurent à cause des maladies apportées par les Espagnols ou mangés par les féroces caraïbes.

LAS CASAS, LE LUTHER DES MISSIONS.

Arrivé sur le navire d'Ovando en 1502, le clerc Las Casas commença par être un colon ordinaire, pendant dix ans. Il participa, "l'arquebuse au point", à la répression de la révolte d'Indiens ordonnée par Ovando durant laquelle Diego Velasquez fit exécuter tous les caciques (BARTHOLOMÉ DE LAS CASAS, VIE ET ŒUVRE, Alvaro Huerga, Cerf Histoire, 2005, p. 44). Las Casas reçut en récompense une *encomienda* d'Indiens, un esclave, le titre de *conquistador* et l'amitié de Diego Velasquez.

Les dominicains, débarquant en 1510, sans connaître la situation réelle de l'île, dénoncèrent l'*encomienda* et la guerre de pacification faite aux Indiens, mettant en cause l'autorité du nouveau gouverneur, Diego Colomb, fils de l'Amiral. Celui-ci

se plaignit au roi Ferdinand qui ordonna aux dominicains de se taire. Mais le mal était fait : le clerc Las Casas, contraint par eux de renoncer à son *encomienda* sous peine de refus de l'absolution, décida, un jour de 1514, de s'embarquer pour l'Espagne, pris par l'ambition et la folie d'être le réformateur des Indes !

Il débarque à Séville en octobre 1516, mais le cardinal de Cisneros le renvoya à Saint-Domingue flanqué de trois hiéronymites chargés de vérifier ses dires. Les religieux ne purent que constater l'incapacité des Indiens à vivre en liberté dans une vie chrétienne stable hors des *encomiendas*. Las Casas furieux écrivit au cardinal pour accuser les religieux de collusion avec les colons. Le cardinal ordonna aux hiéronymites de le faire rembarquer de force pour l'Espagne ! (Alvaro Hueriga, *op. cit.*, p. 103). Or, avant même que l'ordre parvienne à Saint-Domingue, Las Casas faisait déjà voile vers l'Espagne, en juin 1517. Alors que Luther publiait au même moment ses quatre-vingt-quinze thèses contre l'Église, Las Casas commençait une lutte acharnée contre l'établissement d'une vraie Chrétienté en réclamant la suppression des *encomiendas* et l'évangélisation des Indiens sans appui armé.

LE DÉSASTRE DE CUMANA.

Lorsqu'il débarqua à Séville, le cardinal de Cisneros se mourait. Las Casas profita de l'ignorance des affaires des Indes par le nouvel empereur pour se faire octroyer une concession à Cumana au Venezuela. Bien qu'informé d'un premier massacre des franciscains et des Espagnols par les Indiens, Las Casas fit chasser le capitaine Ocampo qui commençait à pacifier la région mais une fois sur place, il comprit trop tard que les Indiens menaçaient la mission et il abandonna les franciscains qui furent massacrés quinze jours après son départ ! Dans son *HISTOIRE DES INDES*, Las Casas cache sa responsabilité dans ce cuisant échec, dû à son aveuglement sur la bonté des Indiens ! Car les Espagnols avaient depuis longtemps découvert la cruauté de ces peuples lors d'une reconnaissance sur l'île des Sacrifices précédant l'expédition de Cortès.

UNE CONQUÊTE LIBÉRATRICE.

C'est la raison pour laquelle Cortès fut accueilli comme un libérateur lorsqu'il débarqua à Veracruz en 1519. Les Cempoaltèques et puis les Tlaxcaltèques se rallièrent, lassés de l'oppression des Aztèques, ce peuple venu du Nord qui avait conquis peu à peu le centre du Mexique au quatorzième siècle. Cortès rencontra d'abord l'empereur aztèque Moctezuma avec qui il joua au jeu de boules, tandis

qu'au même moment, Tomé Pires jouait aux dames avec l'empereur de Chine !

Mais Moctezuma ayant machiné un guet-apens contre son hôte, Cortès dut dégager son armée et la guerre commença. La prise de Mexico, en 1520, fut œuvre autant espagnole qu'indienne : aidés de quelques centaines de cavaliers espagnols, plus de cent mille tlaxcaltèques furent heureux de se débarrasser des guerriers aztèques qui sacrifiaient chaque année vingt mille jeunes gens de leur peuple, véritable génocide que fit cesser l'intervention espagnole.

ÉVANGÉLISATION UTOPIQUE

ET COLONISATION DÉFAILLANTE.

Les franciscains débarquant en 1524 reçurent un accueil enthousiaste des Indiens, signe de leur libération. Dans un premier temps, les religieux baptisent surtout les chefs indigènes, conformément aux instructions de Charles Quint à Cortès : on pensait que la conversion des chefs entraînerait leurs sujets. À partir de 1525, on baptise de nombreux Indiens qui importunaient tellement les franciscains que ceux-ci réduisirent au minimum le temps d'instruction. Ils ne tardèrent pas à constater l'idolâtrie persistante de leurs convertis, et surtout des chefs indigènes qui forçaient les Indiens à pratiquer l'idolâtrie en secret. Les agents du roi constataient aussi que ces chefs maltraièrent et ne payaient pas les *macehualis*, ces Indiens chargés des tâches subalternes.

Or, les exactions du conquistador Nuño de Guzman, chef de l'*audiencia* de Mexico, la plus haute instance de gouvernement du Mexique, retournèrent les Indiens tarasques qui chassèrent les franciscains. Les religieux rejoignirent Cortès, dépouillé lui-même par Nuño de Guzman, en partance sur un navire qu'il avait affrété pour eux afin d'évangéliser la Chine ! La surprenante expédition dirigée par le frère Martin de Valencia échoua en 1532, mais elle révèle des franciscains quelque peu illuminés, abandonnant leur troupeau à peine évangélisé pour se rendre en Asie à la recherche d'habitants "plus civilisés", censés être plus faciles à convertir. Mais la Sainte Vierge voulait qu'ils évangélisent ces pauvres Indiens.

LA SAINTE VIERGE MAÎTRESSE DE CIVILISATION.

Le 9 décembre 1531, la Sainte Vierge s'adressa à un pauvre Indien de la plus basse classe, un *macehualli*, "el más pequeño", "le plus petit", pour lui demander de prier l'évêque Juan de Zumarraga, de lui construire une chapelle sur le mont Tepeyac disant « *qu'il faudrait appeler sa précieuse Image la "toujours Vierge Marie de Guadalupe"* ». En prenant le nom du célèbre pèlerinage espagnol inconnu des

Indiens, Elle les plaçait sous l'autorité du colonisateur, prêchant l'union dans son Cœur Immaculé : « *Je suis votre Mère miséricordieuse, la tienne et celle de vous tous qui vivez unis sur cette terre, et la mère de tous ceux qui, pleins d'amour pour moi, crieront vers moi et mettront leur confiance en moi. C'est là que j'écouterai leurs gémissements, leur tristesse, pour consoler, pour alléger toutes leurs peines, leurs misères, leurs souffrances.* »

Un an auparavant, le 9 janvier 1531, Elle suscita une nouvelle *audiencia* qui envoya Nuño de Guzman en prison en Espagne où il mourut avec ses complices après avoir restitué ce qu'il avait volé. Le 14 août 1531, Vasco de Quiroga, un des membres de cette *audiencia*, écrivit son projet de village chrétien au conseil des Indes. Construit à deux lieues de Mexico, le premier de ces 150 villages appelés Hospitalité de Sainte-Foi recueillit les pauvres Indiens dont beaucoup d'enfants abandonnés. Le conseil des Indes élira ce fonctionnaire royal évêque de Michoacán, pour avoir pacifié et converti les tarasques. Son collègue séminaire diocésain, fondé en 1540, admit ensemble Espagnols et jeunes Indiens, favorisant cette entente voulue par la Sainte Vierge du Tepeyac. Près de deux cents prêtres séculiers et autant de religieux en sortiront, tous Espagnols d'origine.

LA SUJÉTION, UN OBSTACLE À LA CONVERSION !

Pendant ce temps, de son couvent de Saint-Domingue où il était entré par dépit de son premier échec en 1522, Las Casas, loin de se corriger, se préparait à prêcher le contraire de la soumission au colonisateur. Vers février 1535, le moine gyrovague s'embarque pour évangéliser le Pérou mais s'arrête au Nicaragua qu'il quitte un an plus tard, à cause de démêlés avec le gouverneur. En juillet 1536, alors qu'il se trouve cette fois au Guatemala, il compose un traité intitulé modestement *DE L'UNIQUE MANIÈRE D'ÉVANGÉLISER LE MONDE ENTIER* (Cerf, 1990).

Las Casas y considérait l'obéissance comme un obstacle à la conversion : « *Si l'on met les infidèles sous une domination préalable, il sera impossible de leur prêcher l'Évangile.* » Il affirmait sans cesse, comme les nominalistes, que la liberté est seule source de mérite et « *la volonté libre est disposée naturellement vers le bien, si on ne la contraint pas et lui laisse son libre arbitre. Donc elle s'inclinera vers la vérité de son propre mouvement et de manière douce.* » (*DE L'UNIQUE MANIÈRE*, p. 29) Ainsi reprochait-il à Cortès d'avoir détruit la civilisation aztèque qui « *dépassait l'Angleterre, la France et certaines de nos contrées d'Espagne* » et pouvait

nous donner des leçons d'économie et même de vie monastique ! (*op. cit.*, p. 92) La conquête était « *un moyen infernal, digne des mahométans* » !

L'IMPOSTURE DE LA MISSION DE LA "VERA PAZ".

Suivant ces principes, Las Casas fonde au Guatemala la fameuse mission de la Vera Paz, prétendu modèle d'évangélisation pacifique. Marcel Bataillon a démontré que le récit du chroniqueur dominicain Remesal (1619) est un pur mensonge ! (*LA VERA PAZ, ROMAN ET HISTOIRE*, in *Études sur Bartolomé de Las Casas*, 1965, p. 137-202) Agissant en secret, Las Casas a dissimulé le fait qu'il a bénéficié des deux systèmes qu'il condamnait, la conquête et l'*encomienda* ! Car Pedro de Alvarado, le compagnon de Cortès, avait pacifié cette région désolée du Tetzulutlan dès 1523, et les Indiens que Las Casas a recrutés pour "prêcher" les peuplades de cette région étaient des Indiens d'*encomienda* déjà baptisés !

LA CHRÉTIENTÉ CONTESTÉE.

En 1539, afin de satisfaire son ambition de rencontrer Charles Quint, Las Casas repart pour l'Espagne ! L'Empereur venait d'imposer le silence à son confrère dominicain Francisco de Vitoria qui, dans la *LEÇON SUR LES INDIENS* qu'il prononça à l'université de Salamanque en janvier 1539, avait osé remettre en cause les droits de l'Empereur sur l'Amérique, dénié au Pape le pouvoir de disposer des territoires au profit de l'Espagne, au nom d'un nouveau droit des gens qui établit le principe de la liberté et de l'égalité juridique de tous les peuples, quelles que soient leur religion et leur culture, sans qu'aucun pouvoir suprême universel, pontife ou empereur, ne pèse sur eux !

Ce droit des gens, que le légiste romain Gaius avait défini comme étant « *ce que la raison naturelle établit entre tous les hommes...* », était un droit adapté à la qualité des personnes, qu'elles soient physiques ou morales, dans une société civilisée. Vitoria en fait un droit supranational fondé sur les exigences de la nature humaine et qu'il définit comme étant « *ce que la raison naturelle établit entre tous les peuples* » (*LAS CASAS ET VITORIA*, Le Supplément, p. 78). Désormais le vieux cadre de la Chrétienté médiévale, privilégiant les chrétiens, est brisé : les non-chrétiens sont reconnus comme sujets des mêmes droits que les chrétiens. Ce droit purement conventionnel ressemble au contrat social de Rousseau : dans sa *LEÇON SUR LE POUVOIR POLITIQUE*, Vitoria affirmait que seul « *le monde entier (totus orbis) qui forme, d'une certaine manière, une seule communauté politique a le pouvoir de faire des lois justes*

et bonnes pour tous, comme celles qui se trouvent dans le droit des gens.»

L'abbé de Nantes dénonçait déjà cette révolution du droit opérée par le nominalisme dans lequel fut formé Vitoria à Paris et qui « *avec sa théorie d'un Dieu fantaisiste et capable de l'absurde, donc d'un univers sans autre ordre que conventionnel, détraque tout le système du droit. C'en est fait à ce coup de la sagesse du droit, de l'autorité divine du législateur, du caractère sacré des lois, et partant de tout bien commun familial, national, ecclésiastique même.* » (Georges de Nantes, CRC n° 196 de janvier 1984)

Ainsi, selon ce nouveau droit, les Espagnols ne peuvent plus imposer aux Indiens, par une conquête et une soumission *préalables*, la prédication de la foi catholique ou empêcher les sacrifices humains ou les péchés contre nature. Vitoria niait l'existence et la généralité de ces péchés, se fondant sur les écrits de Las Casas, car c'est aussi le propre du nominalisme de nier la réalité, alors que sur place, tout le monde connaissait les mœurs de ces peuples.

C'était la négation de la mission providentielle reçue de l'Église par les nations civilisées de soumettre ces peuples barbares pour établir une société chrétienne qui les aide à faire leur salut éternel.

UN PAMPHLET MENSONGER.

En 1542, Las Casas présente à Charles Quint la première version de son pamphlet intitulé *TRÈS BRÈVE RELATION DE LA DESTRUCTION DES INDES*. Cette accumulation irréaliste et écœurante de cruautés inouïes et gratuites mêlées à des sacrilèges attribués aux très chrétiens Espagnols a fait dire au célèbre médiévisse Ramon Menéndez Pidal que Las Casas était un fou.

À la page 115 (Édition Chandeigne, 2013), Las Casas prétend « *qu'il est mort es dits quarante ans, par lesdites tyrannies et actions diaboliques des Espagnols, injustement et tyranniquement (on a bien compris !), plus de douze millions d'âmes, hommes, femmes, et enfants. Et véritablement (sic) je crois (sic), et ne pense point être abusé (sic) qu'il y est mort plus de quinze millions d'âmes.* » La somme des différents massacres que Las Casas détaille ensuite par pays, passe de 15 à 22 millions ! Soit mille cinq cents victimes par jour, si on ne suppose aucun répit à ces quarante années de boucherie !

Or les Indiens du Mexique furent décimés d'abord par de gigantesques épidémies de rougeole et de variole qui divisèrent leur population par dix jusqu'en 1580 où les recensements montrent que l'on passe sous la barre des deux millions ! (*DIPLOMATIE PONTIFICALE ET SACREMENTS* : la querelle

autour des baptêmes de masse au Mexique 1524-1584, École française de Rome p.146) Tous les missionnaires évoquent ces épidémies, sauf Las Casas qui a ainsi rendu les Espagnols plus sanguinaires que les Aztèques eux-mêmes !

Les aberrations juridiques et polémiques de Las Casas et Vitoria vont conduire à la suppression des *encomiendas* par les Lois nouvelles du 20 novembre 1542 et plonger l'Amérique espagnole dans l'anarchie. Au Mexique, le vice-roi en suspendit l'application pour éviter une révolte des colons. Au Pérou, ce fut la guerre civile et l'assassinat du vice-roi Nuñez Vela par les rebelles dirigés par Gonzalès Pizarro qui sera lui-même exécuté !

L'ÉCHEC D'UNE "AZTÉQUISATION" INQUIÉTANTE.

Pendant ce temps, les franciscains du Mexique isolaient de plus en plus les Indiens, échaudés par l'affaire Nuño de Guzman. Ils tentèrent en vain de créer un clergé indigène aztèque, à peine dix ans après le début d'une évangélisation pourtant très sommaire ! Dans le collège Sainte-Croix de Tlatelolco fondé par Mgr de Zumarraga en 1533, et contrairement à ce que faisait au même moment Vasco de Quiroga, ils proscrivirent la langue espagnole afin de préserver les Indiens du contact avec les Espagnols. Les élèves cloîtrés recevaient une formation remarquable dans tous les métiers artistiques mais qui les rendait autonomes et les coupait de la vie réelle de la civilisation. Selon Robert Ricard, les franciscains, bien qu'aimant profondément les Indiens, « ne se sont livrés à aucun travail d'hispanisation, d'europanisation » (*LA CONQUÊTE SPIRITUELLE DU MEXIQUE*, Paris, 1933, p. 337). Et dans leur confiance excessive, ils leur avaient même confié l'entière gestion du collège : les constructions non entretenues périclitèrent, aucun prêtre n'en sortit et des désordres moraux s'y installèrent. Ce fut un fiasco : Mgr de Zumarraga lui retira son soutien et il dut être fermé en 1546.

MGR DE ZUMARRAGA, EN PARTANCE VERS LA CHINE !

Alors, déçu par les Indiens, Mgr de Zumarraga se tourna vers la Chine ! Le 1^{er} mai 1543, Charles Quint signait une instruction par laquelle Mgr Juan de immenses pour être aga, Fr. Domingo de Betanzos, et Fr. Juan de la Magdalena, étaient envoyés, sur leur demande, comme « *ambassadeurs* » auprès de « *tous rois, princes, seigneurs, républiques et communautés* » du Pacifique sud, pour établir avec eux des rapports amicaux et commerciaux, en *garantissant aux indigènes leur souveraineté* ! La confiance établie, on dresserait des croix pour

exalter la foi chrétienne. Tout y est conforme aux idées de Las Casas qui d'ailleurs s'était fait désigner "capitan y caudillo" de l'expédition : Mgr de Zumarraga l'avait chargé de demander à Rome d'être libéré de son archevêché de Mexico afin d'aller vers ces populations censées être plus faciles à évangéliser que ces pauvres Indiens barbares !

Mais Las Casas fit tout échouer, car il avait obtenu, à force d'intrigue, l'évêché du Chiapas et son admission au Conseil des Indes ! Le 4 octobre 1543, Mgr de Zumarraga, revenu à la réalité, écrit à Charles Quint pour déplorer le caractère trop "indiophile" des Lois nouvelles, affirmant nécessaire d'accorder aux Espagnols du Mexique l'*encomienda* perpétuelle !

DISPARITION INÉLUCTABLE DES ENCOMIENDAS.

Or, Charles Quint ne voulait pas d'une féodalité créole qui allait bientôt être à l'origine du premier mouvement d'indépendance du Mexique ! C'est pourquoi la monarchie préféra créer les *corregidores* d'Indiens qui devenaient ainsi des sujets directs du roi d'Espagne. Les *encomiendas* devenant révocables après deux générations, les hidalgos furent encore moins incités à travailler la terre pour un avenir si peu assuré. Au Pérou, le vice-roi se plaindra en 1550 que sur huit mille Espagnols, quatre cent quatre-vingts avaient une *encomienda*, un millier étaient officiers gouvernementaux, « *les [autres], dit-il, je ne sais ce qu'on peut faire d'eux, car, ainsi qu'il est notoire, ils ne veulent ni travailler, ni labourer, ni creuser le sol, et ils déclarent qu'ils ne sont pas venus ici pour cela* ». Les autorités se plainquirent que les terres n'étaient pas cultivées comme elles auraient dû l'être, car l'Indien d'*encomienda* n'y travaillerait presque plus, mais payerait un impôt.

DES INDIENS TROP PROTÉGÉS.

Contrairement à ce que prétend la propagande anti-espagnole, les Indiens furent très protégés par l'Espagne, mais cette protection les a soustraits à la civilisation. Les Indiens pouvaient à tout moment intenter un procès contre un conquistador exploiteur et ils ne s'en privaient pas ! Même Herman Cortès fut contraint de dédommager des Indiens à qui il avait pris les terres pour faire construire un hôpital, car les *audiencias* leur donnaient aveuglément raison.

Et à partir de 1563, les Espagnols n'eurent même plus le droit de résider dans les villages indiens et les *encomiendas* disparaissant peu à peu par extinction, les Indiens n'apprirent aucune des techniques d'une vraie agriculture : ni l'usage de la roue, ni celui de la charrue, tout se faisait encore à dos d'homme et même d'enfant, l'âne y était inconnu.

Utilisant la culture sur brûlis qui stérilise la terre, les Indiens plantaient les graines de maïs tous les deux mètres avec un bâton appelé *coa*, méthode du néolithique pratiquée encore dans les années 1980 et qui nécessitaient des champs immenses pour être rentable ! La monarchie espagnole n'avait pas vraiment colonisé la Nouvelle Espagne qui, faute d'un nombre suffisant de colons, ressemblait plus à un protectorat fondé sur l'autorité des caciques. De 1509 à 1559, un peu plus de vingt-sept mille sept cents Espagnols ont occupé un territoire allant de la Floride au détroit de Magellan ! (Dumont, p. 121)

Pendant toute la période coloniale, on déplorera l'isolement et l'oïveté des Indiens. « *En 1799, l'évêque de Michoacán, Fr. Antonio de San Miguel, signalait encore au Roi les graves inconvénients de l'isolement dans lequel vivaient les Indiens, parqués dans des villages interdits aux blancs.* » (Robert Ricard, *op. cit.*, p. 341) D'autres évêques se plaindront dès le dix-septième siècle de ne pas avoir d'interprète pour les évangéliser.

LA DESTRUCTION DES INDES... PAR LAS CASAS !

Quant à Las Casas, conpue par les conquistadors du Chiapas à cause de sa trop grande sévérité envers eux, il s'enfuit de son diocèse et rentre définitivement en Espagne, abandonnant les dominicains du Guatemala qui subirent les conséquences de ses folies ! Les Indiens Lacandons avaient déjà détruit douze villages lorsqu'en 1552, ils incendièrent deux autres dont ils sacrifièrent les enfants sur l'autel de l'église, leur arrachant le cœur et enduisant les images de leur sang en esprit de sacrilège.

Les dominicains se résignèrent à demander l'intervention espagnole en janvier 1558. Or Las Casas avait fait détruire en 1547-1548, sur ordre du futur Philippe II, la ville de Nueva Sevilla fondée par des conquistadors dont il ne supportait pas le voisinage, il n'y avait donc plus aucune garnison à proximité pour défendre les dominicains ! Les biographies modernes vantent le succès de la réduction pacifique de la Vera Paz, mais cachent la lente désillusion et le désastre final de 1552-1559 !

LA CONTROVERSE DE VALLADOLID :

LAS CASAS DÉFEND LES SACRIFICES HUMAINS !

Apprenant que le chanoine Ginès de Sepúlveda écrivait un livre pour justifier la conquête des Indiens, Las Casas le fit interdire en suscitant l'opposition des universités de Salamanque et d'Alcala. Sepúlveda protesta et en août 1550, Charles Quint réunit des théologiens pour entendre une controverse théologique entre eux sur « *ce qui paraîtra le plus*

convenable pour que les conquêtes, découvertes et établissements se fassent avec ordre et selon la justice et la raison.» C'est la fameuse controverse de Valladolid. Soutenu par Vasco de Quiroga, Sepulveda démontrait brièvement la nécessité de les libérer de la cruauté des sacrifices humains et de l'anthropophagie, tandis que Las Casas défendait, dans un plaidoyer interminable qu'on dut interrompre, l'évangélisation pacifique, malgré les sacrifices humains qu'il considérait comme des actes de piété des Indiens offrant ce qu'ils avaient de meilleur au dieu Soleil ! Sepulveda ne réussit à faire publier son discours qu'à Rome tandis que Las Casas fit paraître le sien en Espagne !

Las Casas fut le ferment d'anarchie en cette première moitié du seizième siècle, anarchie provoquée par l'occamisme doublé d'érasme.

LA CONTRE-RÉFORME DANS LES MISSIONS

Dans un sermon du Congrès de septembre 1980, frère Bruno soulignait combien le concile de Trente (1545-1563) n'était pas seulement le concile de la messe de saint Pie V, mais aussi celui de la Contre-Réforme dans les missions, œuvre autant ecclésiale que royale, mais surtout œuvre mariale.

MGR ALONSO DE MONTÚFAR, UN ÉVÊQUE DE CONTRE-RÉFORME AU MEXIQUE (1555-1572).

Désigné par Philippe II en 1551, le nouvel archevêque de Mexico, le dominicain Alonso de Montúfar, constata l'échec des franciscains. De l'aveu même du provincial des franciscains, huit Indiens sur dix ne se rendaient pas à l'église dans les régions les mieux évangélisées. Les Indiens ont appris la doctrine comme des perroquets et la dispersion des couvents et le faible nombre de religieux rendaient inefficace leur apostolat : la plupart du temps, deux frères s'occupaient de plus de cent mille âmes et de quarante à soixante-dix églises très éloignées les unes des autres. L'évêque déplorait l'insoumission des franciscains à son autorité et il se plaint en 1558 du frère Pierre de Gand, « un simple frère lai n'ayant aucune formation théologique », qui s'est opposé à une procession de la Fête-Dieu à laquelle l'archevêque voulait convoquer son peuple. Il écrira même à Philippe II : « *L'archevêque de Mexico, ce n'est pas moi, c'est frère Pierre de Gand !* »

Mgr de Montúfar surveille les franciscains, car certains religieux font des déclarations scandaleuses mettant en doute la résurrection de Jésus. Une commission conclura même à l'hérésie du catéchisme de Zumárraga de 1544. Mgr de Zumárraga critiquait les cérémonies, suivant en cela *L'ENCHIRI-*

DION MILITIS CHRISTIANI d'Érasme, dont il cite des passages entiers dans ses catéchismes destinés aux Indiens ! Dans un autre écrit, Zumárraga condamne les « triomphes profanes » avec lesquels le *Corpus Christi* est solennisé en Espagne et recommandait de ne pas permettre aux Indiens d'en organiser.

NOTRE-DAME DE GUADALUPE

TRIOMPHE DE L'IDOLÂTRIE ET DE L'HÉRÉSIE.

C'est pour les mêmes raisons "pastorales" que Mgr de Zumárraga n'avait pas développé le pèlerinage du Tepeyac et n'y établit pas de bénéfice ecclésiastique (*EL CULTO GUADALUPANO DEL TEPEYAC*, Fray Fidel de Jesús Chauvet, o.f.m, p.187). Il mourut en 1548 sans avoir fait d'enquête canonique sur l'apparition.

Au contraire, dès son arrivée en 1554, Mgr de Montúfar remit en honneur le sanctuaire, en affectant une somme importante trouvée dans la caisse à la restauration de l'ermitage abîmé par les intempéries.

Alors, Notre-Dame de Guadalupe apparut de nouveau en 1556 au fils d'un noble espagnol, Antonio Carvajal, qu'Elle sauva d'une mort certaine en arrêtant son cheval emballé. Mgr de Montúfar pourra en constater les fruits dans le regain de fréquentation du pèlerinage, lorsque les créoles qui auparavant refusaient d'assister à la messe avec les pauvres Indiens, montaient maintenant sur la colline du Tepeyac et entraient à genoux avec eux pour vénérer la tilma de Juan Diego.

Mais les franciscains n'en démordaient pas. En la fête de la Nativité 1556, dans la chapelle du collège Saint-Joseph-des-Naturels fondé par Pierre de Gand, le franciscain Bustamante, le visage blême de rage, qualifia la *tilma* d'image peinte par un Indien et déclencha dès le lendemain une enquête de l'archevêque. Les franciscains « *refusaient que le Ciel pût intervenir, en quelque façon que ce fût, pour invalider leurs méthodes et leurs règles d'évangélisation* » (frère Bruno de Jésus-Marie, *LA VIERGE MARIE AU MEXIQUE*, p.49). Leur mentalité pré-tridentine était quelque peu confuse dans certaines questions de foi, d'autorité et de morale, en raison des idées conciliaristes et nominalistes qui prévalaient à cette époque. Leur pratique de la liberté chrétienne promue par Érasme les poussait à moins apprécier les rites, les cérémonies extérieures telles les processions, le culte des images et à mépriser l'autorité épiscopale. Ils inculquaient aux indigènes une religion intérieure, fondée sur la lecture et la méditation des Saintes Écritures. Les Pères Mendieta et Torquemada considéraient l'apparition comme une suite des cultes païens. Le frère Bernard de Sahagún ira jusqu'à dire que l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe était

une intervention de Satan ! Désespéré par l'idolâtrie persistante des Indiens, Sahagún considérait les Amériques, à l'instar de frère Martin de Valencia et Mgr de Zumarraga, comme une simple étape vers la Chine, plus prometteuse, car plus "civilisée".

Ils ignoraient le remède que proposait pour la deuxième fois la Sainte Vierge, car ce que les franciscains n'ont pu faire, « *la seule merveille du Tepeyac l'obtient de tout un peuple. En même temps qu'elle guérit les Indiens de l'idolâtrie, elle se dresse en insurmontable obstacle à la nouvelle pastorale iconoclaste des missionnaires franciscains, ses fils malavisés. Elle triomphe des idoles par son Image et, d'avance, de l'hérésie menaçante.* » (Frère Bruno de Jésus-Marie, *op. cit.*, p. 32)

DES FRANCISCAINS SÉPARATISTES.

Mgr de Montúfar retira aux franciscains la juridiction de l'ermitage du Tepeyac et les paroisses de Mexico furent confiées à des prêtres séculiers, tandis que les missions des campagnes échurent aux religieux augustins. Les franciscains résistèrent, parfois par les armes, à l'arrivée des nouveaux curés en provoquant des révoltes d'Indiens et les troupes espagnoles durent intervenir.

La collusion des religieux avec les caciques fut dénoncée par le visiteur Valderrama en 1564 : les religieux soustrayaient de nombreux Indiens au tribut dû au roi et de nombreux caciques ou *principales* usurpaient cette qualité avec la complicité des religieux. Les franciscains n'étaient plus les mendiants du début, mais étaient devenus comme les Templiers de la Terre sainte.

Ils virent d'un mauvais œil la fin du pouvoir de ces "seigneurs" indiens lorsque le roi voulut les remplacer par des *corregidores* en 1549. Aussi déclarèrent-ils, comme Las Casas, que le roi d'Espagne n'avait pas de droit légitime sur le Mexique et que la répression de l'idolâtrie n'était pas un motif justifiant la présence espagnole. En 1561, le franciscain Fray Alonso Maldonado de Buendía écrivit d'abord un mémoire sur les obstacles mis à l'apostolat des religieux, puis il partit pour l'Espagne avec une pétition des provinciaux franciscains de Nouvelle Espagne. Il intervint au Conseil des Indes pour lire le dernier mémoire de Las Casas empêché par la maladie. Maldonado était assisté du franciscain Hernando de Barrionuevo et de l'augustin Alonso de la Vera Cruz (Alvaro Huerqua, *op. cit.*, p. 457). Le provincial des franciscains les encourageait par ses instructions à passer par-dessus l'autorité de Philippe II. À Rome, on menace de retirer tous les franciscains d'Espagne. Les commissaires de Lima chargés de demander la perpétuité

des *encomiendas* du Pérou dénoncèrent dès 1562 cette manœuvre des religieux voulant s'émanciper de l'autorité royale pour gouverner eux-mêmes au nom du Pape sans les Espagnols !

De fait, un coup d'État eut lieu au Mexique en 1566 pour mettre sur l'ancien trône de Moctezuma Martin Cortès, le fils du conquérant et le bienfaiteur des franciscains qui voulaient un Mexique indépendant sous leur pouvoir théocratique et indo-créole : « Qu'il n'y ait aucun évêque, disaient-ils, le vice-roi suffit. » Martin Cortès fut emmené en Espagne où il dut se justifier. Un des disciples de Pierre Gand, le franciscain Diego Valadès, participa au complot et fut exilé à Rome où nous le retrouverons bientôt. Au Pérou, c'est une véritable rébellion que soutenaient Las Casas et les dominicains, en liaison avec les caciques, au moment où le rebelle inca Titu Cusi sortait avec de plus en plus d'assurance de son refuge de Vilcabamba. Il y eut même des clercs pour projeter l'assassinat de corregidores d'Indiens !

LA JUNTE DE 1568 : PREMIER TOURNANT MISSIONNAIRE.

Saint Pie V prêta d'abord une oreille favorable aux franciscains qui se disaient persécutés par Philippe II. En 1568, il informa le Roi qu'il allait constituer une commission cardinalice pour s'occuper des Indes. Un des cardinaux qui conseillaient le Pape alla jusqu'à dire que « si les obstacles au succès de l'évangélisation n'étaient pas levés par le roi, il devrait être privé du droit à ce royaume ». Si on n'alla pas jusque-là, les idées de Las Casas faisaient leur chemin. Celui-ci était mort en 1566 non sans avoir écrit à son confrère dominicain devenu Pape pour qu'il interdise à l'Espagne de faire d'autres conquêtes !

Philippe II n'eut pas de peine à détromper saint Pie V en lui certifiant « qu'il n'avait pas de nouvelles d'autres affrontements que ceux entre évêques et religieux, mais qu'il écrira aux vice-rois, car son intention est qu'en tous lieux la révérence due aux ecclésiastiques (aux évêques) soit montrée ». Dès 1566, il avait le projet de mettre au pas les religieux qui « se mêlaient trop des affaires de l'État ». Mais la réunion connue sous le nom de "Junta magna" n'eut lieu qu'en 1568, car Philippe II se trouvait dans une situation inextricable avec la révolte protestante en Europe. Il envoya au Pape la liste des mesures qu'il allait prendre et saint Pie V les adopta et confirma le droit de conquête si honni par Las Casas et le patronage royal sur les missions. Son nonce Castagna lui transmit les instructions suivantes :

« Dites au roi que la conversion des infidèles est le but pour lequel fut accordé aux Rois Catholiques d'Espagne la conquête de ces pays. Ils devaient donc

demander qu'on se souciât d'envoyer des prédicateurs, de leur assurer une vie décente dont le prix serait prélevé sur les tributs exigés par l'État, et qu'on fit en sorte de ne jamais manquer de prêtres, les laïcs n'étant capables, en fait de religion, que d'enseigner le Pater. Il devait exiger que les catéchumènes fussent bien instruits, que leurs maîtres ne fussent pas trop loin d'eux.» (Georges Goyau, *MISSIONS ET MISSIONNAIRES*, 1931, p. 70) Il insista pour que fussent organisés en « réductions » les Indiens qui ne l'étaient pas encore, en vue de mieux conserver la justice et de châtier ceux qui la violaient, avec « *la mansuétude pourtant, qui convient pour des plantes nouvelles* ».

C'est une véritable « *définition papale de la colonisation chrétienne en vue des intérêts missionnaires* », affirme Georges Goyau qui omet cependant de dire qu'elle est inspirée des instructions secrètes de Philippe II que le Pape approuvait sans réserve. Goyau attribue à saint Pie V la volonté de reprendre en main les missions d'Amérique latine, mais la décision finale du Pape montre qu'il a approuvé les mesures prises par Philippe II en faveur de la civilisation des Indiens pour les christianiser, contre les ordres missionnaires révolutionnaires qui voulaient les maintenir dans leur prétendue civilisation. Ces instructions secrètes ont été révélées au Congrès national des missions de Barcelone en 1929 par le jésuite Pedro de Leturia (*RELACIONES ENTRE LA SANTA SEDE E HISPANOAMÉRICA*, 1493-1835. Vol. 101, Rome, Université grégorienne, 1959). Georges Goyau aurait dû les mentionner, mais frère Bruno a bien montré comment les historiens démocrates-chrétiens peuvent louer l'action d'un Pape qui pourtant ne leur plaît guère (saint Pie V a prêché la Croisade), afin de cacher l'action primordiale des nations catholiques dans les missions (PC 11 – Mission et colonisation).

CONTRE-RÉFORME

ET CONTRE-RÉVOLUTION ROYALE AU PÉROU.

Lorsque le vice-roi Toledo, suivant ces instructions, voulut combattre avec plus de rigueur l'idolâtrie, il se heurta à l'archevêque Loaisa ! (*L'HEURE DE DIEU SUR LE NOUVEAU MONDE*, Jean Dumont, Fleurus, 1991, p. 81) Le vice-roi fit lui-même la Contre-Réforme ! Conformément au concile de Trente et au droit de patronage, il créa de nouvelles paroisses, Philippe II souhaitant une *doctrina* pour chaque groupe de quatre cents familles. Il expulsa les seize dominicains disciples de Las Casas qui étaient dans la riche région de Juli, pour les remplacer par des jésuites, et les franciscains furent nommés curés de paroisse et soumis à l'évêque du lieu.

Le vice-roi mit en place une politique de civilisation remarquable et persévérante des Indiens, faisant construire des maisons pour les retirer des taudis où ils vivaient dans la saleté et la promiscuité.

La révolte du dernier Inca Titu Cusi persistant après une soumission de façade, Toledo confia au président du Conseil des Indes ses doutes à propos des *capitulaciones* signées par son prédécesseur avec l'Inca : elles lui semblaient préjudiciables au droit du roi de Castille à posséder les Indes, car le roi avait été jusqu'à reconnaître la souveraineté inaliénable de l'Inca ! En octobre 1571, le vice-roi écrivit à l'Inca pour relancer les négociations. Le messenger espagnol fut tué par les rebelles et Toledo décida d'en finir en attaquant le nid d'aigle du rebelle à Vilcabamba : l'Inca fut capturé et exécuté à Cuzco, la capitale du Pérou, en 1572.

Mais les jésuites de Juli avaient lu les écrits de Las Casas et demandaient à saint François Borgia s'ils ne devaient pas prêcher l'objection de conscience aux soldats envoyés par le vice-roi. Ils contestaient les droits de la Couronne sur les Indes. Saint François Borgia leur répondit de ne pas juger les conquistadors et d'attendre les décisions d'un futur concile. Mais le Père José d'Acosta, nouveau provincial des jésuites du Pérou, s'opposa au vice-roi et retourna contre lui l'accusation de tyrannie par laquelle Toledo justifiait la mise à mort de l'Inca ! Quant au vice-roi, il lui reprochait de ne fonder que des collèges pour les fils de caciques dont il était précisément en train de réduire le prestige !

Heureusement, en 1578 arriva à Lima le nouvel archevêque désigné expressément par Philippe II : le futur saint Alphonse Turibe qui, comme Vasco de Quiroga, fut d'abord fonctionnaire royal : il savait donc ce qu'était l'autorité de l'État et la respectait. Saint Turibe ne dénonça pas l'*encomienda*, ni les conquistadors et il fut en butte à l'opposition des jésuites. Il soutint son propre cousin Francisco de Quimones équipant une armée pour soumettre les Indiens Araucans du Chili. Il aida les conquistadors ruinés et demandera même à Philippe III une pension pour son beau-frère conquistador au Chili ! Mais son action missionnaire fut surtout de visiter son immense diocèse jusqu'au moindre village perdu dans ces Andes où les routes escarpées avaient tué deux des quatre évêques venus au III^e concile de Lima ! Sous sa direction, les vocations sacerdotales se multiplièrent parmi les métis, à tel point qu'il proposa ses curés à l'Espagne ! Mais il ne réussit pas à faire un clergé indien. Lors du III^e concile qu'il présida en 1583, les canons du I^{er} concile de 1552 si tolérants envers l'idolâtrie furent déclarés « *dépourvus d'une autorité légitime et défectueux en eux-mêmes* ».

INFLUENCE PERSISTANTE DE LAS CASAS.

C'était donc la condamnation de l'archevêque Loaisa et de Las Casas !

Mais sous Philippe III les conseils royaux prétendront encore que « l'évêque don Fray Bartolomé de Las Casas ne doit pas être contredit, mais commenté et défendu ».

Beaucoup d'auteurs citeront encore la *Brève destruction des Indes* dans l'une des cinquante-trois éditions faites par les protestants dans toutes les langues, dont le latin, et agrémentées d'horribles gravures du luthérien de Bry qui furent les seules

à illustrer la conquête espagnole. On pouvait voir entre autres horreurs, un Espagnol avec sa fraise bien tuyautée perçant de son épée un bébé indien qu'il tient par les pieds au-dessus de la gueule d'un chien prêt à le dévorer.

On comprend pourquoi l'idée même de Croisade devint odieuse en Europe. Elle fut abandonnée au profit de missions sans colonisation qui vont se multiplier à la fin du seizième siècle.

Et Rome va elle-même y perdre son latin et ne plus être très sûre de sa doctrine missionnaire jusqu'à devenir "lascasienne" !

TROISIÈME PARTIE**SÉPARATION ENTRE MISSION ET COLONISATION (1578-1769)****MISSIONS SANS COLONISATION EN ASIE**

La mort du dernier roi croisé don Sébastien, et de toute l'élite de la chevalerie portugaise à la bataille d'El Ksar El Quebir, le 4 août 1578, marqua l'extinction de la dynastie portugaise des Avis et la fin de l'esprit de Croisade.

Le 12 juin 1575, l'augustin Martin de Rada, parti avec un confrère et deux officiers en ambassade pour la Chine, fut abandonné et complètement dépouillé par des marchands chinois. Trois ans plus tard, ce fut au tour des franciscains réformés de saint Pierre d'Alcantara : partis sans aucun secours humain et dans la plus stricte pauvreté, ils arrivèrent miraculeusement à Canton où ils furent traités durement par les mandarins qui laissèrent mourir l'un des Pères d'épuisement. Ils établirent à Macao leur pauvre couvent le 2 février 1580, pendant que dix-huit autres franciscains partant de Manille pour les rejoindre sont arrêtés par les gardes chinois, torturés et traînés de prison en prison jusqu'à Canton où ils furent libérés par le gouverneur.

En 1582, le jésuite Alonso Sanchez fut encore envoyé en Chine comme ambassadeur par Philippe II : il est emprisonné et maltraité par les autorités chinoises. Le jésuite affirmera alors qu'« emportés par leur ferveur et leurs bons désirs, les religieux se sont écartés du chemin ordinaire en renonçant au secours des séculiers ». La présence des chrétiens séculiers, même sans religieux, produit des conversions, tandis que là où les religieux sont seuls, les habitants n'osent pas se convertir sans la protection des armes. Quant aux massacres de religieux, loin de convertir, ils endurent les assassins et excitent les séculiers à la vengeance. Le Père Sanchez concluait que « l'expérience s'oppose aux chimères des aventures d'évangélisation sans aucun appui temporel ».

NAISSANCE D'UNE ERREUR :**LA "CIVILISATION" PAÏENNE.**

Alors que les missionnaires subissaient les tortures chinoises, d'autres développaient le concept de "civilisation des gentils".

Le franciscain Diego Valadès, le même qui participa au coup d'État de Martin Cortès au Mexique, fut chassé de son poste de procureur des franciscains par l'ambassadeur d'Espagne à Rome, pour avoir négocié directement avec le Pape de nouveaux établissements franciscains au Mexique et avoir négligé la voie officielle, celle du *Patronato ecclesiastico* qui imposait de traiter toute demande visant le Nouveau Monde d'abord avec le Conseil des Indes, à Madrid. Réfugié à Pérouse, Valadès rédigea en 1579 un sermonnaire intitulé *Rethorica Christiana* mettant en valeur l'œuvre controversée des franciscains du Mexique qui présenteront, au concile mexicain de 1585, une motion glorifiant la civilisation aztèque, modèle de gouvernement rendant les Espagnols inutiles, les missionnaires suffiraient pour le christianiser !

Dans la première édition de son *DE PROCURENDA INDORUM SALUTE* (1576), censuré par le général des jésuites et l'autorité espagnole, le Père José d'Acosta citait Las Casas. Son *HISTOIRE NATURELLE ET MORALE DES INDES* fut elle-même rééditée par les protestants qui y voyaient la remise en cause de l'Église catholique comme seule source de la civilisation. Les chapitres sur le Mexique sont tirés d'un ouvrage du dominicain Diego Durán prônant l'adoption dans la liturgie catholique des objets servant aux cultes païens.

L'*HISTORIA DEL GRAN REINO DE LA CHINA* (Rome, 1585) de l'augustin Juan González de Mendoza, rééditée par le pasteur Hakluyt, fut le premier à distinguer entre coutumes civiles et religieuses, distinction qui sera utilisée par les jésuites Ricci et

Nobili pour justifier les coutumes païennes pratiquées par leurs chrétiens. Quant à l'ouvrage de l'augustin Jérónimo Roman, *REPÚBLICAS DEL MUNDO* (Medina del Campo, 1575 et Salamanque, 1595), il cite la *Destruction des Indes de Las Casas*, affirmant que civilisation et idolâtrie peuvent faire bon ménage.

C'est dans ce contexte d'humanisme païen que Matteo Ricci adoptera le confucianisme comme un système de moralité civile compatible avec le christianisme. Faussant le sens des textes de Confucius, il affirmait que la "civilisation" chinoise était fondée sur la croyance en un Dieu unique et que la Chine embrasserait facilement le christianisme par des moyens pacifiques. Les jésuites pénétrèrent en Asie, en cultivant, comme les franciscains du Mexique, les relations avec des "élites", lettrés confucianistes avec Matteo Ricci en Chine, bonzes au Japon avec Valignano, ou encore brahmanes en Inde avec le Père de Nobili et ils perdirent leur esprit missionnaire. Valignano était aussi hostile à la présence d'évêques que les franciscains du Mexique, voulant se réserver l'exclusivité des missions du Japon. Il était fasciné par la cruauté des Japonais et refusait la Croisade qu'il déconseillait aux Espagnols de faire au Japon. Valignano calquera la règle des jésuites sur celle des bonzes, provoquant l'apostasie de plusieurs de ses confrères.

LE CARDINAL INGOLI CONTRE LE PATRONAT.

L'anéantissement de la mission du Japon en 1615 en fut le châtement. La création de la Congrégation de la Propagande en 1622 fut suivie en 1623 par les premières sanctions contre le Père de Nobili en Inde, mais le problème était d'obtenir des informations fiables. Or les rapports du secrétaire de la Propagande, le cardinal Ingoli, sur les maux des missions étaient fondés sur les dires des franciscains. Celui de 1628 est presque copié de Diego Ibañez qui s'opposait activement au patronat espagnol à Rome.

Dans les missions portugaises d'Asie, Rome ne comprit pas que le patronat n'était pas la cause de la décadence des ordres religieux. Car Philippe II avait maté le séparatisme franciscain en 1568 par la mise en œuvre effective de son patronat sur les missions, tandis que les Portugais n'avaient que les jésuites pour maintenir une présence sur des territoires qu'ils n'avaient pas les moyens de coloniser effectivement. Les jésuites profitaient de leur protection par les autorités portugaises pour exclure toute autre congrégation et continuer leurs affaires avec les autorités païennes auxquelles ils rendaient service. C'est donc faute d'un vrai patronat que les jésuites d'Asie ne trouvèrent aucun obstacle à leur démesure.

LES MENSONGES D'ALEXANDRE DE RHODES.

Au Tonkin, le jésuite Buzomi adopta la méthode de Matteo Ricci. Le Père Alexandre de Rhodes, revenu en Europe dans les années 1650, écrivit à Innocent X pour lui demander de sauver une Chrétienté tonkinoise qui comptait, selon lui, deux cent mille âmes menacées par les persécutions. Un an plus tard, dans un autre ouvrage, le chiffre dépasse les trois cent mille, avec deux cents églises, quinze baptêmes par an ! Même Adrien Launay, l'archiviste des Missions étrangères de Paris trouve ces chiffres exagérés ! Les récits de conversions faciles et nombreuses sont un plaidoyer pour la méthode jésuite sans la conquête armée. Les Tonkinois étaient meilleurs chrétiens qu'en Europe, la justice du Tonkin meilleure qu'en France, c'était une fois de plus le dénigrement de l'Europe chrétienne et la mise en valeur de la civilisation païenne !

VATICAN II AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE !

Ces récits complètement faux vont pourtant susciter l'enthousiasme à Paris dans tous les milieux dévots qui vont demander au Pape la fondation des Missions étrangères de Paris. Le diable porte pierre ! Mais en 1659, Rome donna aux deux fondateurs Mgr Pallu et Mgr Lambert de La Motte des instructions semblables à celles de Las Casas sur le respect dû à ces "civilisations" :

« Gardez-vous de tout effort et de tout conseil à ces peuples pour faire changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs pourvu qu'elles ne soient pas très ouvertement contraires à la religion et aux bonnes mœurs. » C'est justement toute la question, car il s'agit du culte des ancêtres et de Confucius pratiqué par les chrétiens de Chine et du Tonkin, que des jésuites étaient venus justifier avec succès à Rome en 1656, en prétendant que ce n'étaient que des coutumes civiles.

Las Casas disait la civilisation aztèque supérieure à l'Angleterre, à la France et même à l'Espagne. Eh bien ! Rome est d'accord : *« En effet, quoi de plus absurde que d'introduire chez les Chinois la France l'Espagne ou l'Italie ou quelque autre partie de l'Europe ? Ce n'est pas cela que vous devez introduire, c'est la foi qui ne repousse ni ne lèse les liturgies et les coutumes pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises, et qui veut au contraire qu'elles soient protégées. »* C'est faire bien peu de cas de notre foi et de nos mœurs chrétiennes ! La prétendue civilisation chinoise est mise à égalité avec celle de l'Europe, pour flatter les élites : *« Car il n'y a pas de cause de haine plus sus-*

ceptible d'aliéner les esprits que la modification de leurs habitudes nationales, de celles surtout, auxquelles les hommes sont accoutumés d'après tous les souvenirs des aïeux.» Mais alors pour ce qui est franchement idolâtrique, que faire ? Las Casas disait qu'« il faut imprimer dans leur cœur le concept véritable du vrai Dieu, ensuite, d'eux-mêmes [les Indiens] se mettront à détruire de leurs propres mains, en toute liberté, les idoles qu'ils vénéraient comme des dieux ». Les instructions sont du même esprit : il faut ébranler les coutumes franchement mauvaises *« plutôt par des hochements de tête et des silences que par des paroles, non sans saisir les occasions (sic) grâce auxquelles, les âmes une fois disposées à embrasser la vérité (sic), ces usages se laisseront déraciner insensiblement ».*

Les âmes seront-elles vraiment disposées à embrasser la vérité par des silences et des hochements de tête ? Les cardinaux qui ont approuvé ces bergeries rédigées par le prêtre écossais Guillaume Lesley devaient dormir, comme ceux qui ont approuvé la liberté sociale en matière de religion au concile Vatican II ! Car il s'agit bien de laisser la liberté de pratiquer les coutumes idolâtres qui seront censées disparaître sans combat, comme brume au soleil, dira Jean XXIII ! Tout est fait pour éviter l'effort de la Croisade ou le martyre.

LE MENSONGE DES JÉSUITES D'ASIE.

Fidèles lecteurs des relations des jésuites du Canada, les deux fondateurs ne soupçonnaient pas la décadence des jésuites d'Asie. En arrivant à Ispahan (Iran), Mgr Lambert de La Motte découvre la vérité : *« Ce que j'ai écrit dans mes lettres à votre illustrissime Seigneurie au sujet de la fausseté des relations des Pères de la Compagnie de Jésus nous est confirmé de jour en jour par des gens dignes de foi qui viennent des Indes. Je me suis renseigné à ce sujet auprès du Père Chézeau, supérieur des jésuites d'Ispahan, qui m'a dit qu'il était tout à fait de cet avis, et m'a assez laissé entendre que c'était celui de Sa Sainteté. »* Il écrit le même jour au pape Alexandre VII : *« Trois Français sont arrivés des Indes, il y a vingt jours : ils disent qu'il n'y a pas ou très peu de chrétiens en Chine, au Tonkin et en Cochinchine : tout le monde est du même avis. Pourtant cela ne correspond pas avec les relations des Pères de la Compagnie de Jésus. »*

En débarquant à Ayutthaya au Siam en 1662, Mgr Lambert de La Motte découvre des jésuites menant une vie séculière et n'enseignant à leurs chrétiens ni Jésus-Christ ni la Croix ni les commandements de l'Église, tolérant toutes sortes de désordres dans leurs rangs. Il en informe le Pape

et la cour du roi de France, mais les jésuites sont furieux de voir arriver des missionnaires intransigeants qui vont faire s'écrouler tout leur système !

TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT ET ASSASSINATS.

Ils vont tenter de l'empoisonner, chose incroyable, mais les documents sont là. Lambert de La Motte en sera malade pendant vingt-quatre jours, perdant tous ses cheveux et ses ongles jaunissent. Mais deux autres Pères des Missions étrangères de Paris, les Pères Haincques et Brindeau et deux prêtres indochinois en mourront. En octobre 1666, voyant l'opposition persistante des jésuites et l'influence croissante des musulmans à la cour du roi de Siam, Mgr Lambert de La Motte charge Mgr Pallu de demander à Louis XIV l'envoi d'une ambassade auprès du roi de Siam.

LUTTE DE MGR PALLU CONTRE L'ACCOMMODATION.

En se rendant en France, Mgr Pallu mena son enquête à Rome pour savoir si les jésuites n'avaient pas outrepassé les permissions accordées par le pape Grégoire XV au Père de Nobili. Lors d'une escale à Madagascar en 1671, il rencontre le dominicain Navarette qui lui révèle le brigandage du synode de Canton de 1669 par le provincial des jésuites de Chine. De retour au Siam, il découvre que Mgr Laneau, le successeur de Mgr Lambert de La Motte, a pris l'habit des bonzes pour ses tournées apostoliques ! Mgr Pallu lui reprocha de ne pas en avoir demandé la permission à Rome qui, finalement consulté, refusera, "même pour la couleur safran" !

En 1683, voyant l'erreur se répandre, Mgr Pallu, malade, est pressé de reprendre sa route vers la Chine, où il condamne les rites chinois après une première enquête dans sa mission du Foukien, et il meurt un an après à Mo-Yang, comme saint François Xavier, aux portes de la Chine. L'étude imparable dont il chargea Mgr Maigrot démontrera le mensonge des jésuites sur le caractère civil des rites et aboutira à une ferme première condamnation en 1693, condamnation que Mgr Laneau refusera, mais qui sera confirmée par Clément XI en 1705 et par une décision infaillible de Benoît XIV en 1744.

Mgr Pallu comprenait la nécessité d'une étroite collaboration entre mission et colonisation. Dans un mémoire adressé aux directeurs de la Compagnie des Indes en 1667, Mgr Pallu souhaitait que, par son établissement dans les Indes, la Compagnie aide à la conversion de ces peuples qui, *« recevant la foi, s'assujettiront avec moins de répugnance aux lois des Français, en sorte que peu à peu se naturalisant par la religion à nos mœurs, ne composeront plus qu'un même peuple avec eux, et*

n'ayant plus qu'un même Dieu ne reconnaîtront plus aussi que le seul roi de France.» (LÉTTRES DE MGR PALLU, Les Indes Savantes, 2008, p. 596).

Mgr Laneau sera malheureusement seul survivant lorsque Louis XIV enverra en 1688 une flotte pour prendre possession de la concession que le roi de Siam accordait à la France à Bangkok. Le chef des bonzes très hostile à l'arrivée des Français, prit le pouvoir, aidé par les Hollandais. Mais l'escadre française n'intervint pas, Mgr Laneau ayant déconseillé d'empêcher la révolution et de se mêler des "affaires de l'État"! Les troupes françaises rembarqueront piteusement et les missionnaires furent faits prisonniers. La nouvelle parviendra à Louis XIV en 1689, année très significative : c'était l'échec du roi qui avait voulu être missionnaire au Siam en refusant la dévotion au Sacré-Cœur!

Cette histoire est la preuve qu'on ne peut se passer de coloniser pour évangéliser, encore faut-il que cette colonisation soit catholique. Avec le protestantisme réapparurent le racisme esclavagiste et le messianisme charnel propres au judaïsme, doublé d'un esprit d'indépendance et d'un laïcisme gallican qui vont produire une colonisation sans mission.

COLONISATION SANS MISSION (1642-1769)

DANS L'Océan Indien.

En 1642, Richelieu mit un huguenot à la tête d'une première escadre envoyée à Madagascar. Le sieur de Pronis persécuta les lazaristes et exila les catholiques récalcitrants à l'île Bourbon, aujourd'hui île de La Réunion, il réduisit en esclavage des indigènes. En 1664, Louis XIV fit l'erreur d'écouter Colbert et de confier la colonisation de la grande île à la Compagnie française des Indes orientales. Colbert plaça à sa tête le huguenot François Caron, malgré les avertissements de Mgr Pallu. Après avoir empoisonné son collègue en arrivant à Surate, Caron y retrouva ses compatriotes hollandais pour les informer des plans d'attaque de l'escadre française envoyée par Louis XIV en 1671. Quant au chef de cette escadre, l'amiral Blanquet de La Haye, une créature de Colbert, il ne donna aucun ravitaillement aux lazaristes lors de son escale à Madagascar où il déclencha, à l'encontre des directives de Louis XIV, une guerre contre les indigènes qui se termina par le massacre des Français en 1674. Les rescapés se réfugièrent à l'île Bourbon, colonie abandonnée par Colbert et dont l'essor commença sous la Régence, avec la culture du café Moka. Les Hollandais qui naviguaient dans les parages vendirent des esclaves aux colons. Louis XV dut y promulguer le Code noir en 1723, afin de les protéger et de les évangéli-

ser. Mais les lazaristes dénonçaient les obstacles mis à l'évangélisation des esclaves par la Compagnie des Indes et exigeaient des forbans huguenots accueillis dans l'île la restitution des biens d'Église qu'ils avaient pillés. Alors la franc-maçonnerie suscita des tracasseries de toutes sortes pour décourager les missionnaires, jusqu'à ce que Choiseul supprime leur collège en 1769.

AUX ANTILLES.

Officiellement interdits aux Antilles, « les protestants pouvaient y demeurer quelque temps, s'ils donnaient assurance d'une prompt conversion ». Mais les premiers registres de catholicité de Martinique montrent leur double appartenance ! Comme dit Gabriel Debien, « les protestants se fondirent dans le monde catholique sans violence, sans dispute, à la faveur de la tiédeur générale ». Nombre de colons avaient le cœur hollandais et jouissaient du « droit de bourgeoisie » en Hollande où ils plaçaient leurs deniers. Le sieur de Baas, gouverneur protestant, reçut de Colbert la consigne « de ne point exercer à leur sujet trop de rigueur afin d'attirer le plus possible d'habitants dans les Îles ». Les jésuites dénonceront en vain ces pratiques. En 1654, le fameux pirate Levasseur avait chassé Espagnols et Anglais de l'île de la Tortue et de la côte ouest de Saint-Domingue qu'il transforma en république de Genève avec interdiction du culte catholique. Les célèbres "frères de la Côte" furent tous des huguenots enrégés. Louis XIV leur imposa un gouverneur catholique, mais les protestants fomentèrent tant d'insurrections qu'il renonça à les réprimer pour qu'ils ne se rangent pas sous la domination hollandaise ou anglaise. Par l'insurrection de 1680, les protestants obtinrent la liberté de la traite des Noirs.

En 1691, l'Espagne vaincue renonce à ses droits sur l'ouest de Saint-Domingue, et le formidable butin dont s'empara l'amiral huguenot Ducasse à Carthagène, mit Saint-Domingue sur la voie du capitalisme sauvage et l'île devint un monstre économique : à la veille de la Révolution française, son PIB dépassera celui des États-Unis et elle fera à elle seule l'excédent commercial de la France en devenant le premier producteur mondial de sucre et de café. Enorgueillis par cette situation avantageuse, mais artificielle, les colons refusèrent de payer aucune taxe ni de se charger de la défense militaire de l'île. Ils trafiquèrent illégalement avec les États-Unis qui leur fournirent, en plus des denrées alimentaires, les idées révolutionnaires, et ils développèrent le fameux commerce triangulaire des esclaves, sous la direction des actionnaires

protestants de la compagnie de Saint-Domingue : Antoine Crozat, Joseph Legendre d'Arminy et Samuel Bernard, le fameux banquier de Louis XIV. Le nombre d'esclaves s'éleva à plus de cinq cent mille pour une population de quatre-vingt mille Blancs. La correspondance du ministre de la Marine Jérôme de Pontchartrain montre l'avidité des habitants, l'inobservance du Code noir.

En 1720, une nouvelle insurrection protestante réclame l'expulsion des jésuites, la liberté de conscience, et l'érection du pays en république. Ces séditions des Blancs n'iront jamais jusqu'à l'indépendance effective, car les philosophes des prétendues lumières qui les suscitaient par leurs écrits, préféraient les Antilles au Canada qu'ils

haïssaient. Voltaire écrivait : « *Je voudrais que le Canada fût au fond de la mer glaciale, avec les révérends Pères jésuites de Québec.* »

En 1763, la France perdait le Canada, l'Ohio et la rive gauche du Mississippi, la Louisiane cédée à l'Espagne, le Sénégal, les Indes.

Mais il restait les Antilles pour que ces "philosophes" spéculateurs puissent sucrer leur café ! Ce traité de Paris fut la honte de Louis XV qui en porte la responsabilité pour avoir laissé la Pompadour protéger Voltaire. Après ces colonisations dont l'esprit était protestant, nous allons pouvoir mesurer ce que fut le miracle du Canada français catholique, modèle de la concertation entre mission et colonisation.

QUATRIÈME PARTIE

LE MIRACLE DU CANADA FRANÇAIS (1633-1769)

L'expansion de la Nouvelle-France illustre le génie colonisateur français, capable de s'attirer la sympathie des peuples autochtones. Mais frère Pierre l'a bien démontré : la Nouvelle-France doit sa fondation et sa pérennité à l'action déterminante de quelques saints personnages, venus ici à la suite d'une intervention surnaturelle dont des documents authentiques gardent la preuve.

La bienheureuse Marie de l'Incarnation, la bienheureuse Catherine de Saint-Augustin, les saints martyrs canadiens ou encore monsieur de La Dauversière, tous savaient par grâces particulières que Dieu a un dessein bien précis sur ce vaste pays, Dieu veut y établir le Règne de Jésus et de Marie sous le patronage de saint Joseph.

Certes, en 1608 Samuel de Champlain réussit à s'imposer aux autochtones sans user de la force en proposant la protection du roi de France aux tribus huronnes et montagnaises contre leurs ennemis les Iroquois. Mais le manque de colons et les obstacles créés par les commerçants, presque tous protestants, qui préféraient la traite des fourrures à la mise en valeur des terres ralentirent la colonisation. La mission piétine aussi, après neuf ans d'efforts et d'échec des franciscains récollets auprès des autochtones.

Alors ceux-ci ont l'inspiration de consacrer la Nouvelle-France à saint Joseph en 1624, et c'est alors que tout commence vraiment.

En 1627, le duc de Ventadour obtient l'interdiction des protestants dans les affaires de la Nouvelle-France et la fondation de la compagnie des Cent Associés. Fin mars 1633, Champlain arrive à Québec avec deux cents colons. À Noël de cette

même année, de son monastère de Tours, Marie de l'Incarnation voit en songe un pays dont le gardien était saint Joseph et la Sainte Vierge lui disant : « *C'est le Canada que je t'ai fait voir, il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie.* »

Quelques mois plus tard, en 1634, dans une suite de visions, Monsieur de La Dauversière explore l'île de Montréal de sa petite ville de La Flèche avec une précision inouïe et reçoit la mission d'y fonder un hôpital desservi par les filles de Saint-Joseph pour convertir les Indiens qu'elles recueilleront. Pour commander l'expédition, un gentilhomme champenois, Paul Chomedey de Maisonneuve qui, faute de satisfaire son désir de combattre les mahométans, fonde l'avant-poste de Ville-Marie le 17 mai 1642 au chant du *Veni Creator*.

Comme Champlain, les jésuites avaient saisi l'importance stratégique de la nation huronne établie au nœud des communications autour des Grands Lacs. Mais c'est au prix du sang des martyrs qu'ils convertirent pratiquement toute la nation huronne en vingt ans, soit dix mille âmes. Mais pour les autres nations indiennes, on ne put faire l'économie de la Croisade que Marie de l'Incarnation appelait de ses vœux dès 1655 !

En 1660, Pierre Boucher et Mgr de Laval, le vicaire apostolique de Québec, obtiennent après une entrevue avec Louis XIV que la Compagnie des Cent Associés en faillite soit relevée de ses obligations et le Père Lejeune s'adresse alors au roi de France : « *Si vous consultez le Ciel, il vous dira que votre salut est peut-être enfermé dans le salut de tant de peuples, qui seront perdus s'ils ne sont secourus par les soins de Votre Majesté. Si vous considérez le nom français, vous saurez, sire, que vous êtes un grand*

Roy qui, faisant trembler l'Europe, ne doit pas être méprisé dans l'Amérique ! »

Il a suffi à Louis XIV d'envoyer les 1200 soldats du régiment de Carignan en 1665 pour que deux ans plus tard, les Iroquois signent un traité de paix, sans effusion de sang. Le traité des Quatorze tribus, signé en juin 1671 à l'emplacement actuel de Sault-Sainte-Marie nous rouvre la circulation dans la région des Grands Lacs, et l'accès de l'Ouest. En 1673 le Père Marquette et Louis Jolliet sont les premiers Européens à descendre le Mississippi jusqu'à l'Ohio où les autochtones les reçoivent comme des bienfaiteurs, le "bouche-à-oreille" entre sauvages dans les bois avait préparé, parfois avec des dizaines d'années d'avance, l'arrivée des robes noires ! En avril 1682, Cavalier de La Salle prend possession de la Louisiane, si bien qu'en 1686, douze mille Français, répartis principalement entre l'Acadie, le Canada et la Louisiane encerclaient les deux cent cinquante mille colons de la Nouvelle-Angleterre !

Mais un péril plus grave se levait à l'intérieur : par des instructions secrètes, Colbert ordonnait à l'intendant Talon de miner l'autorité de Mgr de Laval qui empêchait la vente d'alcool aux Indiens. L'évêque eut toujours le soutien de Louis XIV qui rappelait les mauvais intendants, mais en 1684, les fonctionnaires royaux profitèrent de sa démission pour s'émanciper du Conseil souverain où siégeait le nouvel évêque. De 1703 à 1725, la Nouvelle-France a certes, en la personne du marquis Philippe de Vaudreuil, un gouverneur remarquable. La paix d'Utrecht donnait à l'Angleterre les territoires de la Baie d'Hudson, la Nouvelle Acadie et Terre-Neuve, et donc l'embouchure du Saint-Laurent. C'était l'asphyxie de nos colonies si Vaudreuil n'avait fortifié Québec et Montréal, occupé les îles acadiennes et construit à partir de 1721 une importante place forte maritime,

Louisbourg, capable d'abriter une escadre afin de défendre l'entrée du Saint-Laurent. Au sud, à partir de fort Niagara, plusieurs ouvrages de fortification protégeront notre accès au lac Ontario.

Mais avec la Régence, certains fonctionnaires et officiers francs-maçons, venant en Nouvelle-France pour deux ans de service, y répandirent l'esprit des prétendues Lumières. La corruption de l'administration Bigot (1748-1760) introduisit au Canada la spéculation monétaire qui mena son économie à la ruine. En 1759, le gouverneur Pierre Rigaud de Vaudreuil, membre de la confrérie du Sacré-Cœur et excellent tacticien fut remplacé par le général Montcalm. Lors du siège de Québec par les Anglais, au lieu de rester dans les murs de la ville, ce protégé de la Pompadour s'engagea dans une bataille rangée et mourut dans les plaines d'Abraham ! Vaudreuil aurait pu sauver la situation si les bourgeois de la ville, favorables à l'Angleterre, n'avaient demandé la capitulation en 1760.

Mais les évêques, défenseurs de la Chrétienté, imposeront aux fidèles la loyauté aux nouvelles autorités et le Canada retrouvera, par l'Acte de Québec, ses anciennes frontières, son droit civil et religieux, et l'abolition du serment du Test qui interdisait aux catholiques l'accès aux charges publiques. En 1777, les Américains cherchèrent à les entraîner dans leur révolte en attaquant Québec, mais les Anglais purent compter sur leurs nouveaux sujets et tout se termina par un *Te Deum* solennel à la cathédrale auquel assista le gouverneur anglais, mieux disposé que jamais envers l'Église. Tandis qu'Haïti sombrera bientôt et jusqu'aujourd'hui, dans un bain de sang à cause de l'insurrection des Noirs imitant les Blancs, le Canada conserva sa Chrétienté par sa soumission aux nouvelles autorités et se préparait ainsi à jouer un rôle providentiel dans la conversion de l'Amérique.

CONCLUSION

Tous les peuples doivent entrer dans l'orbe de la Chrétienté qui est la projection temporelle de l'Église, l'œuvre sainte de Dieu dans l'histoire par les nations chrétiennes. La Congrégation de la Propagande, par les instructions de 1659, a voulu s'en affranchir et ce fut une erreur : si l'ordre romain politique ne vient pas en même temps que la foi catholique romaine, cette christianisation reste foncièrement anarchique et tombe dans toutes sortes d'aberrations (abbé Georges de Nantes, S 19 : *LE PÈRE DE FOUCAULD, NOTRE MODÈLE*, 1972). L'Église ne peut se répandre dans le monde sans les nations catholiques qui en sont les fruits historiques et les instruments. L'histoire montre que « ces peuples

seront plus près de se convertir lorsqu'ils seront déjà, naturellement, par la puissance politique, par la culture, la civilisation, intégrés à la Chrétienté. L'Église déclare en cela que la Chrétienté est une supériorité absolue sur toutes les autres formes de civilisation et de politique. »

C'est dire qu'il faut d'abord restaurer dans nos nations et surtout dans l'Église, l'amour de la Chrétienté par la "contre-réforme". À ce prix, la mission pourra reprendre, mais avec la colonisation et la Croisade, pour la protection et l'expansion de la civilisation chrétienne, pour l'amour du Christ et du Cœur Immaculé de Marie, et le salut temporel et éternel de tous les peuples, si Dieu le veut !

(père Scubilion de la Reine des Cieux.



AMOR ET ANGOR ECCLESIAE

TOUT au long du mois de juillet, de la Normandie perchonne à l'Anjou vendéenne, sur les hauts plateaux ardéchois et jusqu'au cœur de la « *belle province de Québec* », grâce au ministère de nombreux prêtres diocésains rencontrés au fil des jours et des pèlerinages, les enfants et jeunes gens de nos camps familiaux ont été « *les heureux enfants de l'Église* ». Joie tellement réconfortante si profondément évoquée par notre bienheureux Père :

« L'Église ! Aussitôt que nous parlons d'elle ou que nous sommes réunis pour chanter les louanges de Dieu, nous éprouvons la joie d'une pure fraternité. La race, la couleur, le rang, les dons, la richesse, toutes ces distinctions s'effacent dans la mesure même où s'exprime notre foi en elle, notre culte, notre soumission... » (LETTRE À MES AMIS, n° 134)

« COMME DES PLANTS D'OLIVIER »

À SHAWINIGAN.

La maison Sainte-Thérèse sise à l'extrémité de soixante-quinze hectares de terrain accidenté offre à la jeunesse un ample espace de jeu et de travail... Pour ce qui est des lieux de pèlerinages, impossible de s'y rendre en vélo. Mais étant donné que les sessions et camps se trouvent chaque année sous le patronage de saints, et que chaque famille a pour mission de faire connaître le sien par des saynètes lors des veillées, illustrant ainsi les passionnantes instructions de frère Pierre, eh bien ! on peut dire que nos amis canadiens sont, au cœur de l'Église, en perpétuel pèlerinage... Après être entré dans la familiarité de saint Dominique, de saint Ignace, de sainte Louise de Marillac et de saint Vincent de Paul, frère Pierre avait placé le camp de juillet sous le patronage de notre bien-aimé Père...

FONS.

Trop de côtes dans ce rude pays, et donc pas de vélo, mais des marches en montagne, des grands jeux en forêt, des ateliers plus ingénieux les uns que les autres, des visites intéressantes, des cratères hyperjoyeux, etc. Sur les traces du Père de Foucauld, pèlerinage à Viviers, et installation aux alentours de Notre-Dame des Neiges.

Instruction sur les apparitions mariales par frère Thomas, sur le Père de Foucauld par frère Pierre, frère Michel se réservant d'instruire les enfants de la défense de la foi, tout au long du dix-neuvième

siècle, et ensuite celle que dut entreprendre notre bienheureux Père contre la réforme de Vatican II, cause proportionnée de la ruine de l'Église...

FRÉBOURG.

Nos deux camps se déroulèrent sous l'égide de deux saints patrons : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, qui voulait vivre au temps de l'Antéchrist, et notre bienheureux Père, qui lui, le combattit victorieusement tout au long de sa vie. Pendant les jours de camp fixe, frère Pascal nous fit bien comprendre le contexte et le contenu du Liber I, entremêlant les souvenirs personnels aux points de doctrine pour mieux répondre aux questions... Nous prendrons les vélos pour nous rendre à Alençon dans la maison même où ont vécu les saints Louis et Zélie Martin, les parents « *plus du Ciel que de la terre* » de la petite Thérèse et de ses saintes sœurs.

Souvenir inoubliable du pèlerinage à Lisieux lors du second camp, en compagnie de notre frère Bruno qui commençait ainsi sa visite "canonique" des ermitages en période de camp. Messe célébrée par l'abbé Zambelli dans la crypte, homélie toujours très attendue. Elle ravit frère Bruno, puisqu'elle unissait dans un même amour la Petite voie, le chemin nouveau, « *Omen novum* » de la petite Thérèse docteur de l'Église, et « *Georges de Nantes votre fondateur, qui l'a si bien comprise...* » Frère Thomas dirigeait les chants polyphoniques, notamment le plus beau et le plus apprécié de tous : « *Jeter des fleurs* ». Célestielle et fraternelle liturgie...

À Frébourg comme dans tous nos ermitages, *Primum vivere* ; rien n'aurait donc pu se faire sans l'intendance orchestrée avec discrétion, compétence, sourire, par nos chères sœurs et leurs dévouées auxiliaires laïques...

MAGÉ.

Frère Jean Duns introduisit le camp en évoquant les saints et saintes qui seront rencontrés et mieux connus, aimés au fil des activités et pèlerinages ; leur point commun étant d'avoir lutté par amour de Dieu et de son Église, contre les idoles, le monde et la Révolution : le prophète Élie, thème du prochain oratorio ; évocation du martyr des Vendéens à Saumur ; le Père Bérault et Anne de la Girouardière, fondateurs des sœurs du Sacré-Cœur de Marie à Baugé, lieu béni où tout le camp put adorer et vénérer une relique insigne de la Sainte Croix. Pour finir la vie de notre bienheureux Père, mis à part pour témoigner de la vérité, du jour de son baptême à celui de son *Dies natalis* ; sans oublier le dernier "saint de chez nous",

l'amiral Lecoq qui venait de rendre son âme à Dieu dans la maison Saint-Louis-Marie, et qui allait veiller du haut du Ciel à la bonne organisation des camps qu'il avait si précisément planifiée.

Frère Bruno a été ravi du bon esprit régnant dans tous les camps, constaté lors de son pèlerinage à Lisieux ; au cours des promenades en montagne avec "Fons" ou en assistant à la répétition de l'oratorio à Magé. Et nous tous, heureux de le voir en si bonne forme...

ANGOR ECCLESIAE

Dès 1967, notre Père, théologien de la Contre-Réforme catholique décrivait le processus, non pas tant d'une « autodémolition » de l'Église comme s'en plaindra un jour Paul VI, mais bien plutôt d'une "déconstruction" et ruine, par voie d'autorité :

« S. S. Paul VI régnant, par la grâce de Dieu, sur le Siège de saint Pierre et Charles De Gaulle par la volonté du peuple à Paris, pour le châtement de l'humanité, la nouvelle Église "qui a le culte de l'homme" a vécu sa première année postconciliaire. Derrière la façade d'autosatisfaction de discours flatteurs, de création de commissions et d'assemblées innombrables, dans la frénésie des destructions et des innovations – comme si la nature humaine et le monde avaient subitement changé en même temps que le Message évangélique et l'Église ! – voici accéléré le processus d'autodestruction de la société chrétienne, prévisible dès le discours d'ouverture du 11 octobre 1962, prévu et annoncé dès la parution de l'encyclique *Ecclesiam Suam* qui en est la Charte.

« J'ai averti : si vous ouvrez l'écluse, si vous descellez le rocher, vous n'arrêterez plus la course torrentielle des éléments déchaînés, ou difficilement, et à quel prix ! Mais on n'écoute pas "les prophètes de malheur". On a joué avec la foi, avec les mœurs, avec la vie de l'Église, et on se perd. Maintenant, certain docteur de la Révolution et certain Prince de l'Église commencent à crier au cheval emballé : "Ho ! Ho !", mais en vain. Vous avez posé les principes, vous aurez les conséquences et il nous faudra tous boire ce calice jusqu'à la lie. Ce n'est pas encore cette année qu'on verra nos chefs, politiques et religieux, rétracter leurs erreurs et renverser le mouvement. Rétrograder, réagir, pensez donc ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 240, 6 janvier 1967)

LE SYNODE SUR LA SYNODALITÉ

Absolument persuadé que Vatican II est l'œuvre du Saint-Esprit, et que ses prédécesseurs sont des "saints", le pape François poursuit à marche forcée la Réforme de l'Église.

AU FEU, AU FEU, AU FEU DANS LA MAISON DE DIEU.

Les conclusions du synode allemand, les attendus de leur "cahier de doléances", témoignent d'une

inexorable désorientation diabolique : plus de démocratie et donc de pouvoir accordé aux laïcs dans l'Église ; ordination des femmes, mariage des prêtres ; fin de la discrimination des homosexuels ; Morale de l'Église qui doit évoluer et intégrer l'homosexualité et ses dérivés, etc.

De l'urne synodale française sortiront les mêmes sales sataniques revendications que sœur Nathalie Becquart, sous-secrétaire à Rome du synode sur la synodalité, nomme « *les surprises de l'Esprit-Saint* ». Esprit diabolique de ce néo-cléricalisme qui frappe Jésus au cœur en réclamant : « *Des messes enfin, qui accentueraient le partage à partir des lectures de la Bible et minimiseraient le sacrement de l'Eucharistie, lequel serait considéré comme excluant pour les personnes homosexuelles et les divorcés-remariés.* » (*LE FIGARO* du 17 juin 2022)

Pourquoi le pape François et les évêques ne se servent-ils pas de leur pouvoir apostolique, doctrinal et coercitif, pour mettre un terme, en nom Dieu, à ces revendications qui sont hérétiques, schismatiques et scandaleuses, offenses à Dieu, avant que d'être une « tentative de coup d'État » (cardinal Kasper), ou des « nouveautés » (*sic*) qui menacent « l'unité de l'Église » ? Qui va éteindre cet incendie ?

LA MÉTHODE SYNODALE DU PAPE FRANÇOIS.

« Le Synode ce n'est pas faire des enquêtes sociologiques, comme certains le croient : "Voyons, demandons à un groupe de laïcs de répondre à une enquête, si nous devons changer ceci, cela..." ». Vous devez bien sûr savoir ce que pensent vos laïcs, mais ce n'est pas une enquête, c'est autre chose. S'il n'y a pas d'Esprit-Saint, il n'y a pas de Synode. Si l'Esprit-Saint n'est pas présent, il n'y a pas de synodalité (...).

« Pensez au concile d'Éphèse (431), comme ils se disputaient ! Mais ils étaient courageux... Et à la fin c'est l'Esprit qui les a conduits à dire : "Marie, Mère de Dieu". C'est le chemin. C'est l'Esprit. Parce que nous ne voulons pas devenir une Église congrégationaliste, mais une Église synodale. » (2 septembre 2019)

Et de spécifier le 23 octobre 2019 : « La méthode ecclésiale pour la résolution des conflits se fonde sur le dialogue fait d'écoute attentive et patiente, et sur le discernement réalisé à la lumière de l'Esprit. C'est l'Esprit, en effet, qui aide à surmonter les fermetures et les tensions et qui travaille dans les cœurs pour qu'ils parviennent, dans la vérité et le bien, à l'unité. »

THÉRAPIE DE CHOC SUR UNE ÉGLISE MALADE.

Outre l'irénisme, le charismatisme et le démocratisme de cette profession de foi synodale, ce que ne réalise pas François, car lui-même est atteint par la "maladie", c'est que l'Église est malade d'une

rupture de tradition. Depuis saint Pie X, en opposition avec la doctrine de ce saint Pape, en subversion de ses excellentes réformes catholiques : bibliques, liturgiques, canoniques, etc., la secte modern-progressiste s'est imposée dans l'Église, et avec elle, l'esprit de réforme protestante. D'abord par le biais de l'Action catholique spécialisée sous le règne de Pie XI, puis par la Démocratie chrétienne après la Libération.

SCANDALE, MAIS INCOMPRÉHENSION DES BONS.

Notre meilleur éditorialiste catholique, Jean-Marie Guénois, pose dans *LE FIGARO* du 16 juin une question incisive : « *La Réforme de l'Église est-elle sans limite ?* », mais son article n'y répond pas. On le sent scandalisé par les propositions synodales françaises, véritables « *protestantisation* du catholicisme », mais l'analyse des causes du mal reste très limitée et impersonnelle : « Ce cahier des réformes est le copié-collé d'une musique de fond jouée par les milieux progressistes depuis des décennies... ». Il nous apprend aussi que Mgr Joly lui-même a été obligé de reconnaître qu'« une génération complète, les 20-45 ans, a manqué à l'appel des réunions synodales dans les diocèses. Étaient surtout présents des plus de soixante ans et peu de prêtres. » Comme c'est révélateur, mais pourquoi donc ?

Dans *LE FIGARO* du 18-19 juin dernier, Guénois nous instruit des rouages par lesquels sont remontées les propositions synodales, et comment elles aboutirent toutes dans les mains d'une douzaine de laïques choisis par Mgr Joly. Ensuite il nous révèle la valse-hésitation de l'épiscopat français en face d'un tel texte : « On ne parlait même pas du Christ dira un prélat. » Ils refuseront de voter et donc d'avaliser les demandes révolutionnaires, mais ils voteront tout de même finalement sa transmission telle quelle à Rome... Tout cela paraissant bien pitoyable et ridicule, Jean-Marie Guénois tire pour finir quelques flèches bien ajustées contre François : « Au lieu de lancer la réforme par le haut, ce génie politique juge plus efficace de mettre toute l'Église "en marche synodale"... »

Comment en est-on arrivé là, monsieur Guénois ? À cause d'une simple « musique de fond » progressiste, vraiment ? Qui a rendu nos évêques malades, impuissants et ridicules ? Le pape François n'est pas un « génie politique » assurément ; Benoît XVI l'était-il davantage ? Chez qui François a-t-il puisé son inspiration ? Chez Paul VI, vous le savez bien, et dans *GAUDIUM ET SPES*. Alors voici la vérité et les causes, lointaines peut-être, mais proportionnées et toujours actuelles du drame d'apostasie que nous vivons ; analyse de l'abbé de Nantes, notre Père, qui jette, une fois de plus, un flot de lumière dans la nuit d'une désorientation diabolique où tous s'agitent et commencent à s'affoler...

L'ACTION CATHOLIQUE DE PIE XI À MGR JOLY.

« L'Action catholique dans les années 1920-1930, selon l'esprit du temps qui était tout à la fois démocratique et totalitaire, monolithique dans l'organisation et les effets de masse, anarchique dans la doctrine et dans la vie, est à l'opposé des principes constitutifs de l'Église (...). Sa méthode d'apostolat est laïciste, démocratique et foncièrement immanentiste. Elle est contraire à l'unité et à la sainteté de l'Église, dont le ministère s'est toujours fait par autorité hiérarchique et par influence de sainteté. D'ailleurs, un *cléricalisme* (*sic*) réservé à un parti de prêtres et de religieux "spécialisés" et un *élitisme* confisqué au profit du parti démocrate-chrétien ont fait de l'Action catholique une secte aux objectifs hérétiques et schismatiques. » (Point 29, des *150 POINTS DE LA PHALANGE DE L'IMMACULÉE*)

C'est pourquoi au Point 29, § 2 des *150 POINTS* : « *L'Église diocésaine* », l'abbé de Nantes donne la consigne suivante aux membres de son tiers ordre, et du même mouvement décrit et démasque les organismes parasitaires dont l'Église se meurt, et à qui le pape François a remis le sort de l'Église, Mgr Joly étant issu de ces réseaux :

« Le phalangiste n'aura en revanche que doute et méfiance envers tous les organismes collégiaux, bureaucratiques, parlementaires, qui, au-dessus, sous prétexte de conférences et de commissions épiscopales, au-dessous, sous prétexte de représentation des prêtres et des militants, ou au même niveau, telles les centrales des mouvements d'Action catholique, empiètent sur l'autorité personnelle de l'évêque, qu'ils discréditent et annihilent. Ces organismes parasitaires revendiquent un pouvoir consultatif qui leur permette de dominer l'opinion populaire, et un pouvoir délibératif, de toute manière usurpé, pour contrôler le gouvernement de l'évêque. Ces oligarchies anonymes, irresponsables, s'avèrent foncièrement révolutionnaires ; toutes les hérésies et les schismes y trouvent abri et réconfort. »

Dans les années 50, le corps et la tête de l'Église étaient, malgré les apparences, si malades que Pie XII lui-même refusa toujours de convoquer un concile tant il craignait que l'autorité romaine en perde le contrôle. C'est précisément ce qui va arriver sous les règnes de Jean XXIII et de Paul VI. Si l'hérésie s'est imposée au Concile, c'est grâce à eux, à Paul VI surtout. En 1978, saint Jean-Paul I^{er} ne put que constater avec effroi : « *Le diable est au Vatican* » ; il en mourut, martyr de ses frères...

Le diable et ceux qui lui appartiennent sont à la manœuvre dans l'Église, c'est ce que les premières remontées du synode sur la synodalité viennent de révéler, et que François va être obligé de prendre en considération, car la *démésure* a atteint un tel degré, que cette fois, "le diable va porter Pierre",

le contraindre « *d'aller là où il ne veut pas aller* » (Jn 21,18) : utiliser la force divine de son infailibilité, afin que les portes de l'Enfer ne prévalent pas contre notre sainte Mère l'Église catholique et hiérarchique. Mais ce sera difficile pour une raison qu'une fois de plus, seul l'abbé de Nantes, a comprise et dénoncée.

LE PIÈGE DU « PACTE CONCILIAIRE »

« Opposé violemment, dès 1962, à cette rage de réforme, de changement, de nouveauté, qui allait devenir l'essentiel du PACTE CONCILIAIRE dont l'Église est maintenant prisonnière, j'avais prévu et annoncé que le Concile s'étant terminé dans un accord général, les conséquences s'ensuivraient rapidement : dans tous les domaines, d'immenses bouleversements s'accompliraient sans aucune résistance de l'ensemble de l'Église hiérarchique. Elle était dès lors livrée aux réformateurs, à leurs inventions, à leurs expériences, les stupides et les pires devant fatalement l'emporter sur les bonnes ou les excellentes. L'idéal proclamé était celui de LA RÉFORME PERMANENTE. » (CRC n° 120, août 1977, p. 3).

Le pacte conciliaire est donc « une promesse de solidarité et de défense mutuelle qui unit les acteurs de Vatican II » dans une même volonté : maintenir l'Église dans un état de « réforme permanente ». Ce pacte n'est pas vraiment dirigé contre les réformistes, « ceux qui vont trop vite », les imprudents, car ce sont des amis. On peut les désavouer, leur dire qu'ils exagèrent, mais jamais ou presque on ne leur fera procès pour les condamner. En revanche le pacte fait bloc et front commun contre ceux qui, comme notre Père, s'appuient sur l'enseignement infailible du bienheureux Pie IX dans le Syllabus (1864), pour condamner à sa suite « l'affirmation selon laquelle le monde moderne étant en progrès de la pensée, des mœurs, de la civilisation, de la religion, l'Église doit s'ouvrir à ce progrès » (1983 : *L'ÉGLISE MALADE DU CONCILE*).

LE PAPE, LES TRADITIONALISTES ET LA CRC

Frère Bruno visitant les jeunes gens de nos camps prendra une comparaison qui rend bien compte de la personnalité de François et de ses actions. Le Pape a l'âge de notre frère Prieur, mais tandis que celui-ci a rencontré notre Père et s'est attaché à lui, comme saint Jean à son Divin Maître, Bergoglio, lui, a rencontré Paul VI à une période difficile de sa vie, et il s'est attaché à ce Pape qui lui est apparu puissant prophète et héraut du Christ, « Maître et rédempteur de l'humanité, centre de l'histoire et du monde ; le compagnon et l'ami de notre vie qui nous connaît et qui nous aime, etc. » (Homélie du 27 novembre 1970 à Manille)...

DISCIPLE DE PAUL VI.

C'est ainsi que Georges Bergoglio en est venu à considérer l'exhortation apostolique *EVANGELII NUNTIANDI* (8 décembre 1975) comme « *le plus grand document pastoral qui ait été écrit à ce jour* ». Or, cette annonce de l'Évangile ne correspond pas du tout à celle ordonnée par le Seigneur, et pas davantage aux fondamentaux de la foi, de l'espérance et de la charité rappelés par les apparitions et les messages de Notre-Dame de Fatima. Notre Père a démontré que Paul VI avait mutilé des citations de la sainte Écriture pour « présenter l'Évangile avec assez de tact et de séduction afin de le rendre acceptable, désirable, à l'Homme moderne ! Alors, pas question de l'imposer, d'en rappeler l'obligation sous menace de damnation, ainsi que du baptême, de la foi aux dogmes, de la pratique de la morale du Christ ! “Hors de l'Église point de salut” ? Nécessité du baptême pour échapper à l'empire de Satan ? et de l'Eucharistie pour connaître la Vie éternelle ? Plus question. » (CRC n° 103, mars 1976, p. 12).

On ne s'étonne plus de l'aveuglement de notre malheureux Saint-Père, ni non plus de ses indignes repentances lors de son dernier voyage au Canada, et de la gnose finalement qui sous-tend pareilles élucubrations...

LE PAPE FRANÇOIS ET LA MESSE DE SAINT PIE V.

Jean-Paul II et son *alter ego* Ratzinger, sentant que la jeunesse catholique penchait dans son ensemble vers la tradition, voulurent tout à la fois, la dégager du schisme Lefebvrisme, la préserver surtout de l'influence de la Contre-Réforme catholique, puis faire oublier aussi la décision schismatique de Paul VI interdisant l'ancien ordo... La Commission pontificale *Ecclesia Dei* (1988) accueillit donc les communautés qui refusaient de participer au schisme de Mgr Lefebvre, comme aussi des monastères comme Fontgombault désireux de garder l'ancien ordo. Cela leur fut accordé à la condition évidemment d'une acceptation officielle, non négociable, du concile Vatican II.

Le 7 juillet 2007, le motu proprio *SUMMORUM PONTIFICUM* de Benoît XVI, confirmait et étendait à toute l'Église la possibilité de célébrer le rite tridentin, dit « forme extraordinaire », tandis que l'ordo de Paul VI demeurait toujours « la forme ordinaire ». Le pape François, disciple de Paul VI, animé par la volonté de faire aboutir Vatican II, revint logiquement à la quasi-interdiction de la messe de saint Pie V en vigueur sous le règne de Paul VI.

Ce que François soupçonne chez ceux qui célèbrent cette messe, non sans raison, c'est un attachement à la FOI CATHOLIQUE du concile de Trente, et donc doublée d'une radicale opposition à la Réforme protestante ; un attachement à un modèle d'Église, sacerdotale, eucharis-

tique et mariale, pas suffisamment ouvert aux inspirations que l'Esprit répand parmi les laïcs ; plus grave encore, un attachement à la projection temporelle, sociale et politique, de cette Église fidèle au Christ : la Chrétienté, royale et communautaire.

Quelles que soient les dispositions ou la nationalité du célébrant, le rite tridentin est objectivement le vecteur de tout ce que Paul VI a voulu supplanter et définitivement annihiler par Vatican II et son ouverture au monde de la Réforme, des Lumières, de la Révolution française et de l'athéisme contemporain.

Le 18 décembre 2021, le motu proprio *Traditionis custodes*, a été augmenté d'un ajout qui restreint davantage encore l'exercice de l'ancien culte. Cependant, le 11 février 2022, le pape François a de nouveau permis à la Fraternité Saint-Pierre de célébrer dans le rite tridentin en échange évidemment d'une allégeance inconditionnelle et sans bavure au Concile. Mais ils auront beau être d'une prudente, respectueuse et silencieuse réserve vis-à-vis de Vatican II ou même pratiquer le CEC à la lettre, ils seront toujours suspectés, à commencer par le pape François en personne :

Il voit, dit-on, les traditionalistes comme des « nostalgiques », des « restaurationnistes », des « marche en arriéristes », etc. Mais il ne comprend pas que des jeunes le soient : « *J'essaie toujours de comprendre ce qui se cache derrière les personnes qui sont trop jeunes pour avoir vécu la liturgie préconciliaire, mais la réclament. Creusez, creusez, cette rigidité cache toujours quelque chose : l'insécurité, parfois même plus [le Pape ne pense ni à la foi, ni à la piété eucharistique]... La rigidité est défensive. Le véritable amour n'est pas rigide...* » (LE FIGARO du 18 janvier 2022)

LA LIGNE DE CRÊTE CRC : NI SCHISME, NI HÉRÉSIE.

Cependant, entre le pape François et les traditionalistes, il ne faut pas se laisser abuser par les apparences, il ne s'agit pas d'une querelle entre les anciens et les modernes, ni entre « les rigides » ou « les flexibles », ni même entre les « marche en avant » de Vatican II ou les « marche en arrière » du concile de Trente. Il s'agit bien plutôt de l'irréductible confrontation du dogme de la FOI CATHOLIQUE et de sa mise à jour « protestante », tout à la fois progressiste et moderniste, réalisée lors du Concile Vatican II.

Notre Père a été le seul de sa génération à ne pas se faire piéger par ces dialectiques primaires ni se laisser obnubiler par la question liturgique. Il a frappé à la tête, démasqué l'hérésie, le schisme et le scandale dans les dits, faits et gestes du pape Montini, du pape Wojtyła comme aussi dans les textes de Vatican II et du CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE. Ces trois dossiers d'accusation ne jugent pas, mais demandent toujours à être jugés par un appel à l'infailibilité du

Pape, au terme d'un loyal procès doctrinal en matière de foi... Le fait qu'il n'ait jamais pu l'obtenir, et qui fait toujours sourire de commisération les chefs traditionalistes, est la preuve même de l'infailibilité de l'Église, ça n'est pas rien... Les trois démarches canoniques de notre Père permettent à frère Bruno de poursuivre son œuvre de Contre-Réforme comme celle de renaissance catholique, et Dieu sait si elle est lourde de magnifiques progrès et projets d'avenir. Le tout sans avoir eu à renier sa foi, ni à se rallier à Vatican II, mais qui plus est, tout en intégrant le meilleur de la théologie contemporaine...

MÊME ERREUR, MÊME ILLUSION QUE MGR LEFEBVRE.

Faute d'avoir voulu s'aligner sur le « traditionalisme intelligent » et la « ligne de crête » CRC, les communautés *Ecclesia Dei* ont commis la même erreur que Mgr Lefebvre, lorsque dans les années 70, celui-ci jouait « au chat et à la souris » avec Paul VI. « La souris » était au séminaire d'Écône et pensait sauver l'Église à elle seule ?!... Elle est aujourd'hui en France dans une quinzaine de communautés et « le chat » est toujours à Rome... Ce qui devait arriver, arriva, et vient encore d'arriver...

Au comble de la confusion doctrinale, les traditionalistes de toute obédience chérissent plus que jamais Ratzinger, cheville ouvrière de Vatican II, éminence grise de Jean-Paul II, ils révèrent Benoît XVI à l'égal d'un saint docteur de l'Église. Ils ne voudront jamais rien savoir des preuves redondantes apportées par notre Père et frère Bruno, tous deux démasquant en Ratzinger le docteur d'un subtil progressisme et modernisme, s'imposant sous les séductrices apparences d'un catholicisme traditionnel, à grand renfort de magnifiques citations bibliques ou patristiques, dans l'or et l'encens de grandes pompes liturgiques...

**NI INTÉGRISME NI PROGRESSISME,
MAIS UNE "TROISIÈME VOIE" ?**

François espère que durant la démarche synodale telle qu'il l'entend, une « troisième voie » émergera, véritable surprise de l'Esprit-Saint. Cette « troisième voie » à laquelle saint Jean-Paul I^{er} aspirait comme les meilleurs de sa génération, seul l'abbé de Nantes, disciple de saint Pie X, l'a tracée en docteur de l'Église tout au long de sa vie, notamment lors de ses cours de théologie kérygmaticque (1972-1973), ceux sur les grandes crises de l'Église (1975) ou dans ceux sur « les sacrements, mystères chrétiens » (1976-1977) qui suscitèrent l'admiration du Père Congar lui-même...

Cette troisième voie, dogmatique et pastorale, sera l'œuvre d'un concile Vatican III dont notre Père et frère Bruno ont tracé les voies, afin que l'Église reprenne sa grande course missionnaire de conversion et de sanctification des âmes dans le monde entier.

En attendant, il ne faut pas oublier que le Bon Plaisir de Dieu nous offre aujourd'hui encore et plus que jamais, une véritable et aimable troisième voie : La dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie. Elle a fait ses preuves apostoliques, et semble bien faite pour unir les âmes de bonne volonté et de bonne foi, quelle que soit leur "sensibilité"... Telle est la « surprise de l'Esprit-Saint » que le Christ propose au pape François pour rebâtir son Église ! Il n'y en aura pas d'autres...

LA DÉVOTION RÉPARATRICE
OU LES CINQ PREMIERS SAMEDIS DU MOIS
fascicule agrafé réalisé par nos sœurs, 28 pages.
3^e édition, août 2022, 5^e mille, disponible sur demande.

COURRIER DES LECTEURS

Mon bien cher frère Bruno,

«Après avoir lu sur le site votre commentaire de la Lettre apostolique *Desiderio desideravi*, je voulais vous écrire pour vous faire part de mon enthousiasme et de ma perplexité en présence de ces deux parties, tellement différentes.

«Le meilleur vous l'avez cité en montrant la convergence avec la doctrine de notre Père, avec Fatima, mais tout en relevant aussi les impasses, les désorientations iréniques, unanimistes... Plus profondément, puisqu'il s'agit de l'Église, vous montrez tout de suite, sur quel corps malade, désorganisé, va s'exercer la réforme liturgique, celle du "rêve" de François, où une fois de plus "le pire" succédera au meilleur... Il s'enchaîne alors rapidement : "la Réforme de François"; au nom du "symbolisme", tout l'édifice de notre religion plane alors entre ciel et terre, ni dans l'un ni sur l'autre : "gnose qui s'ignore"...

«Je cherchais comment ces deux parties pouvaient cohabiter dans un même esprit, et il m'a semblé trouver la solution dans la conclusion de "La réforme de la messe, chimère ou réalité ?" CRC n° 101 de janvier 1976. Je voulais vous soumettre ce texte qui vous serait peut-être très utile. Il me semble qu'il rend compte des deux parties tellement contradictoires de la Lettre apostolique *Desiderio desideravi* :

«"La Réalité d'aujourd'hui, et elle pèsera d'un poids de plus en plus lourd, c'est l'enclenchement de l'hérésie sur le Mouvement liturgique préconciliaire, c'est la ruine de la religion à partir de la Réforme conciliaire de la Messe. Dans un même dynamisme, d'un même mouvement, le pire est sorti du meilleur, et tout

nous est imposé ensemble par la même implacable autorité romaine, rendant le meilleur exécrable par sa relation au pire. L'échec de cette Réforme si ardemment désirée, la trahison d'un Mouvement si prometteur nous remplissent d'amertume et de juste fureur. Ils font aussi l'aigre succès de ceux qui n'en ont jamais rien voulu savoir, rivés à leur étroit rubricisme.

«"Est-il donc chimérique de vouloir un renouveau liturgique qui ne soit pas le véhicule forcé du Luthéranisme et de l'Humanisme, et le prétexte à l'anarchie ? À cette première question du moins nous pouvons répondre par l'expérience de cinquante ans, 1903-1963 : non, ce n'est pas une chimère ! L'échec est venu de la trahison d'un seul. Tout a été perdu par la faute de Paul VI ouvrant l'Église aux hérésiarques, abandonnant le sanctuaire aux impies et nous chassant.

«"La Réalité de l'avenir, par la main sage et pieuse, ferme et audacieuse, d'un saint Pape soutenu par un grand Concile, se laisse-t-elle deviner ? Sera-ce, instruits par l'expérience actuelle, un retour à la Messe de saint Pie V, au latin, au secret d'un culte hiératique et sacerdotal ? Sera-ce, mais réussie cette fois, la grande ouverture à une liturgie spontanée, populaire, fraternelle, dans la ligne tout de même des grandes intuitions modernes ? Ceux qui voudront bien écouter les seize conférences de notre retraite d'automne sur le Saint-Sacrifice de la Messe, MYSTAGOGIE EUCHARISTIQUE (S 28), connaîtront du moins les termes de cet immense problème, de religion et de civilisation.

«"Quant à sa solution, elle dépasse et notre pouvoir et notre réflexion. Il y faudra sur le Pape et le Concile, demain, les lumières du Saint-Esprit. Ma seule volonté est de nous garder tous, dans cette heure de ténèbres, assez dociles à Dieu et à son Église pour tenir tout ensemble en vénération et amour *Nova et Vetera*, les nouveautés heureuses avec les antiques trésors de la tradition, faisant confiance à la Sainte Église pour décider des merveilles de l'avenir." Parole d'un docteur de l'Église !... »

Comme le disait donc notre Père, et comme vous l'avez montré une fois de plus, "le meilleur" s'est vite corrompu en "pire"... Mais la joie demeure, celle de constater que vous maintenez la ligne de crête, et que fort de votre lutte contre l'hérésie et la gnose, vous prolongez l'œuvre "kérymatique" de notre bienheureux Père : *Nova et Vetera*... et préparez ainsi la résurrection de l'Église...

(père Philippe de la Face de Dieu.